

artus

n°5 - 4ème trimestre 1980 - 15f



JACQUES BELTRAND

artus

EDITORIAL	Je ne trahirai pas	page 7
MEMORIAL	Le livre des rois de Bretagne Le dogue noir de Brocéliande La marche au soleil	8 9 16
PATRICK GRAINVILLE	Le mythe et moi	19
LES IDEES ET LA CULTURE	Comment peut-on être gallo ? De l'idiotie Normalisation culturelle Mishima	13 17 31 34
POESIE	Gilles Fournel	22
HERITAGE NORDIQUE	Entretien avec Régis Boyer Drieu ou les égarements d'un nordisme Keltentum	24 26 38
MICHEL CIRY	Hommage à Jacques Bertrand	35
TERROIR	Brière fidèle	37
JOURNAL	Actualités Les livres Revue et associations	5 6 39 à 41

ARTUS
revue trimestrielle
CPPAP : 62099
ISSN : 0181-1835
Dépôt légal : automne 1980

Directeur :
Hervé Glot
Rédacteur en chef :
Jean-Louis Pressensé
Secrétaire de rédaction :
Claudine Glot

Jean-Guy Bernard, Jean-Claude Bourlés,
Michel Ciry, Patrick Grainville, Bruno
Guillard, Michel Guillery, Patrick de
Kerispert, Jean Lansard, Philippe Le
Grand, Christian Le Quellec, Jean-Pierre

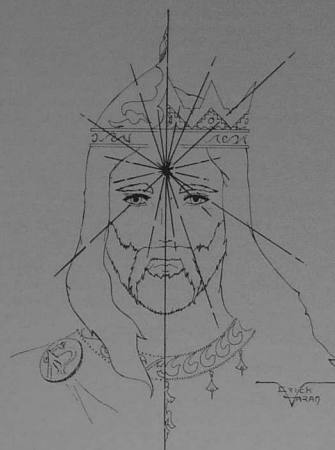
Mondy, Bruno Philipp, Patrick Simon,
Marc Vidal ont collaboré à ce numéro
5 d'ARTUS.
Couverture dos: dessin de Tom Canty.

Abonnements
un an : 4 numéros. Ordinaire: 60 FF.
De soutien : à partir de 100 FF.
CCP 4 000 37 G - Nantes. A l'ordre
de Jean-Louis Pressensé.

Responsable de la publication :
Jean-Louis Pressensé.
13 quai de la Fosse
44000 Nantes en Bretagne.

Imprimé à Mayenne par l'imprimerie
Jouve - Paris.

*Nous nous dîmes en secret les paroles
de l'amitié. Seuls derrière la forêt, nous
fîmes jaillir ensemble les éclairs de nos
glaives, et nous essayâmes la vigueur de nos
bras sur le tronc des vieux chênes ...*



*Abjurant de tristes rivalités, nous
avons tourné nos armes contre l'ennemi
commun, il a fui devant nous.
Oublions donc les querelles sanglantes
de nos pères.*

OSSIAN

la chevauchée d'artus

LE GALOP BLEU DES SOUVENANCES...



1

Avant l'histoire: qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Quelques éléments apportés par les archéologues en Bretagne. Les Indo-européens; linguistiquement, nous sommes leurs héritiers, mais ils nous ont légué plus qu'une langue. Les druides : à chaque génération, ils réincarnaient, en l'actualisant, une Tradition, une manière de concevoir le monde. Pierre Abélard : le plus éminent philosophe breton, lui qui est à Jules Simon ce que Glenmor est à Botrel, ou Artus à Bécassine. Victor Segalen: poète, errant, libre, hostile aux dogmes et amoureux des lointains empires... Ar Vag: une riche culture populaire trop méconnue - celle des hommes de la mer. La guerre culturelle : « une certaine Europe marchande est prête à abdiquer son identité culturelle pour conserver ses bénéfices ». Samain : pour un nouveau sacré collectif... Et dans chaque numéro, la vie des associations, les livres, les revues, les expositions, etc.



2

L'antimartyrologie : mieux que les bombes... une révolution culturelle. La Bretagne dans la tourmente : Charette, la Révolution française, la différence et la politique linguistique... Economie, politique et culture: la société marchande, la massification, la dépersonnalisation et l'accession au modèle universel. L'American Way of Life... La Civilisation Celtique, contre l'amnésie collective: le souvenir permanent des filiations. Jean-Claude Bourliès: « à minuit près de Brocéliande, on perd son temps et son chemin ». Une poésie toute en allusion, en images et en tendresse. L'Opéra de quat'sous : la culture comme marchandise. Jean-Edern Hallier : lettre sans malice au génial provocateur pour assurer demain. Xavier Grall : en hommage au père et au frère.



3

La perte d'âme: quand les pestes noires enlèvent nos rivages blessés, les mimosa n'embrasent plus les printemps commençants. Rêves d'Irlande: au pays où rêves et réalité s'enchevêtrent. Beltaine : à la recherche du sacré des Celtes. La symphonie inaccomplie: on annonçait Beethoven et on rencontre Stivell. Bernard Louédin : un peintre et un graveur. Entre souvenance et renaissance, toujours une même recherche exigeante. Claude Serreau: une sorcellerie à taille d'homme que l'on appelle poésie. Le glas du mythe chrétien? : qui croit à quoi et pourquoi? Peut-être le problème fondamental. Aux frontières de l'humain : l'être de culture se rappelle avoir été un animal. L'esprit et la demeure: nos villes et nos maisons, ce qu'elles ont été et ce que nous en faisons. Cuchulainn et Coluche: pour des héros superbes et généreux!



4

Le sport et le corps : « quelque chose comme un hymne de joie et de force ». Dimanche à Arzano : la lutte bretonne fraternelle empoignée. Aux sources de l'art de Bretagne : succincte sociologie d'un pays perdu au bout des landes européennes. Paul Dauce : une attentive modulation qui s'élabore, s'éparille et se disperse entre l'ombre et la lumière. Le destin des langues : les irremplaçables différences face à l'homogénéisation. L'Amérique et le Néant : il est miteux, l'oncle d'Amérique! Corsaires et pirates : les « affaires », les idées lumineuses des marchands, et aussi le désintéressement, l'audace et le panache. Terreurs de l'an 2000 : foules en délire, extases collectives? Kenneth White : le rire blanc de Çiva et de Dionysos.

JOURNAL

JERRY, A EN PLEURER

« Je considère comme un des sommets de ma carrière d'avoir pu vous serrer la main ». L'homme qui ne se lavera plus jamais la paluche, c'est Louis de Funès. L'idole, c'est Jerry Lewis, dont « Rock'n Folk » avait ingénument qu'il est de tirage grand format de l'Amérique profonde. Jugement qui ne rassurera pas. La Maison de la Culture de Rennes, qui est souvent mieux inspirée, meuble ses salles avec « Jerry Lewis, l'univers d'une star ». Quel programme ! Et comme un malheur n'arrive jamais seul, l'exposition poursuivra sa course à la MJC de Douarnenez. Maigre consolation, le catalogue, établi par François Le Bour, fera le bonheur des cinéphiles et admirateurs de cet homme dont Marilyn Monroe (son goût a fait autorité) disait: « je trouve tout simplement qu'il est sexy ».



BONNEC EXPOSE A LANDERNEAU

Avec une inspiration essentiellement humoristique, Alain Bonnec se situe résolument en marge des naïvetés habituelles. Maître d'une technique difficile, Bonnec transmet à ses gravures ce mélange de poésie et de souriante ironie qui le caractérise. Du 7 au 30 novembre, il expose à la Galerie de l'Elorn à Landerneau.

SUSPECT

C'est à un jeune breton de la presqu'île guérandaise, Jean-Marie Pédron, qu'a été attribué pour son premier recueil de poèmes, « L'or suspect », le prix 1980 de la Jeune Poésie, décerné chaque année par la ville d'Hyères. Une récompense justifiée pour une poésie foisonnante d'images, aux vers parfois déroutants - mais expression d'une rare profondeur et marque d'une heureuse maîtrise du verbe. Une poésie très charmelle et pudique à la fois (où l'on retrouve, diffuse, l'influence d'Eluard ou de Rimbaud), une poésie où flotte l'ombre d'une « longue dame brune » du nom de Sophie, femme réelle ou Sophia des gnostiques, des troubadours, de Gichtel? « L'or suspect », chez l'auteur, avenue Poincaré, 44490 Le Croisic.

C'EST LOIN L'AMERIQUE

Qui a dit que le monde moderne tuait l'esprit d'aventure ? A celui-là, quelques fieflys bretons

opposent de fameux démentis, ces derniers temps: Pajot, Gahinet, Quéméner et quelques autres défient éléments et adversaires; Hinault s'offre avec assurance un maillot arc-en-ciel; Tabarly vole sur l'Atlantique en un temps record; enfin, seul et tranquille, Gérard d'Aboville, enfant de Crach, triomphe de l'océan à la seule force de ses poignets ! « Le grand père de Gérard d'Aboville était général. Son père, colonel. Le voici, lui, figure intemporelle dans la lignée de cinq frères et trois soeurs, sacré grand capitaine », écrit Patrick Mahé dans Le Figaro. Ce qui frappe chez d'Aboville, c'est la paisible sérénité avec laquelle il a commenté sa traversée. Force souriante et fière simplicité, il est entré tout droit dans notre légendaire. A quoi ça sert ? Rassurez-vous, à rien que vous puissiez comprendre, Monsieur, et c'est pour ça que nous aimons.

VERNISSAGES

Il arrive que les galeries de peinture ne soient pas des temples du négoce, alors soulignons l'accueil réservé à tous les amateurs par Madame Chauve, responsable de la galerie Bourlaouën à Nantes. Chez elle, vous trouverez des oeuvres d'artistes que nous apprécions : Fihey, Bonnec, Katell Le Goarnig... ainsi que Paul Dauce dont le talent fin et les thèmes délicats sont déjà connus des lecteurs d'ARTUS (galerie numéro 4). Dauce expose en octobre. Il sera suivi dès novembre par Bernard Louédin, qui profitera de l'occasion pour présenter à ses amis nantais l'ouvrage que vient de lui consacrer (dans consacrer, on peut lire consécration) « La Bibliothèque des Arts ». On se souvient qu'un inédit de Louédin illustrait la couverture du numéro 2 d'ARTUS. Galerie Bourlaouën, 1 rue du roi Albert.44000 Nantes.



5

LES FEUX DU BOCAGE

Glaive et goupillon sont les deux symboles de l'aventure chouanne retenus par l'imagerie populaire. Victor Hugo et son goût de l'outrance pittoresque y ont quelque peu contribué. Henry de Grandmison règle son compte à cette vision manichéenne de l'histoire et rend justice, avec «Les feux du bocage», à ces paysans de la fin du 18^{ème} siècle pour qui la rébellion fut surtout refus de l'autorité des villes et manifestation de l'attachement au sol naturel. Michelot Moulin est l'une des figures de ces ruraux normands pour lesquels l'ordre de la bourgeoisie citadine signifiait l'éclatement d'un équilibre ancestral, forcément meilleur car naturellement admis. Leur décor est le bocage, avec «ses vallées froides voilées de brumes, et ses grandes forêts brassées par le vent et flagellées par les pluies». Les mémoires de Moulin, taillandier de son état et rebelle devant l'éternel, ont servi de modèle au romancier. Mais il ne s'agit pas d'une biographie «psychologique» selon la mode du moment. Nous sommes là dans un roman, un vrai «j'ai voulu re-créer un personnage à travers une appréhension de l'histoire plus sensible que scientifique, sans pour autant trahir l'essentiel des événements, des données sociologiques, géographiques et politiques». Au journaliste, nous devons un récit animé, rythmé, où les actions parfois épiques nous permettent de cerner l'esprit du temps, d'entrevoir la complexité des attitudes dans chacun des camps. Quant à lui, le promeneur amoureux du bocage normand nous invite à goûter les charmes d'un monde hermétique auquel les transformations du temps n'ont pu enlever son mystère.

LES HEROS D'AUTREFOIS

Joli bouquet aux fleurs de celtitude que cette gerbe que nous offre l'édition: l'Ossian de Mac Pherson, l'Épopée irlandaise de Dottin, le Tristan et Yseult de Manoll, les Hommes-dieux de Mordrel, sans oublier bien sûr la réédition des Mabinogion. Cymru, Kernow, Alba, Eirin et Breiz au rythme fou de leurs amours, de leurs héros et de leurs dieux. Tout cela édité dans des collections dirigées par des gens qu'il faut nommer : Jean-Pierre Le Dantec, Jean Mabire, Jean Picollec, Jean-Edern Hallier. Sympathique accordance d'un normand et de trois bretons pour lesquels le droit à la différence dépasse les marginalités parisiennes pour puiser sa vigueur dans la glèbe des identités collectives vraies. Quatre Jean qui joyeusement envoient se faire foutre les esprits perdus, appartiennent à l'espèce des dérangeurs que nous affectionnons particulièrement et sont acteurs de cette nouvelle culture aux chevilles de laquelle aboient les étriés foutriquets de la conscience du monde ! En ces temps bénis de fin de règne, annonceurs du postchristianisme, l'écho des valeurs d'autrefois se fait moins lointain. Saluons donc ces retrouvailles avec les héros et les dieux les plus anciens, ne serait-ce que pour agacer les dents de nos fidèles censeurs. Et soyons sûrs que les hommes libres créent des dieux nouveaux auxquels ils croiront, tout en sachant pertinemment qu'ils n'existent pas. Ossian. Saga des hautes terres. Ed. Libres Hallier. L'Épopée irlandaise (G. Dottin). Presses d'aujourd'hui.

Tristan et Yseult de Michel Manoll. Jean Picollec. Les Hommes-dieux. Olier Mordrel. Ed. Copernic. Les Mabinogion (J. Loth). Presses d'aujourd'hui.

HAMON ET LA FEMME CELTE

Un visage rêveur, une femme vêtue de deuil, une de ces voix sans âme qui s'éveille en septembre, s'enivre aux neiges de solstice et s'étirole avec les premiers soleils ? Non. Maripol, nous prévient André-Georges Hamon dans le livre qu'il lui consacre, n'est pas de ces éphémères de la chanson bretonne. Depuis plus de dix ans, refusant d'être submergée par les vagues sombres de la marée des ennuis et des incompréhensions de cette carne de vie, cette jeune femme au regard triste murmure, pleure et crie le chant d'une celtitude qu'elle ne reconnaît guère que dans le vent fouettant le granit couronné de bûnières de son pays natal. André-Georges Hamon (collaborateur d'Armor-Magazine et de La Bretagne à Paris) qui compte parmi les meilleurs spécialistes de la chanson bretonne, laisse percer son indignation à l'encontre de ce «show-biz» qui porte au firmament des comètes de papier mâché, et laisse dans la pénombre les rares talents qui savent encore faire vibrer les mots, «images mirifiques en forme de paraboles païennes, compositions flirtant en permanence avec l'ésotérisme d'un langage à redécouvrir». Nul doute que si l'auteur est à ce point sensible au verbe de Maripol, c'est que dans ses veines le sang est bon, et cela l'autorise à exprimer sa lassitude devant la léthargie de ses compatriotes: «Quand donc les bretons soutiendront-ils leurs porte-paroles, leurs amis haut-parleurs d'une quête d'absolu, leurs chanteurs, leurs bardes, leurs poètes ?». Tous, nous sommes un peu responsables de la réponse. «Maripol. La voie de la femme celtique». Editions Kelenn.

L'ESPRIT DES CONTES

Il était une fois... une longue réflexion de Jean Markale sur les contes populaires. Mal compris, l'époque moderne a longtemps méprisé les contes et les a réservés aux enfants, pourtant, dépositaires d'un savoir et de conventions populaires, ils nous viennent du fond des âges, appauvris et régénérés à la fois par leur mode de transmission — la tradition orale. Le conte est un «paradoxe»: vecteur de mythes, il est atemporel, et chronique actualisée, il est témoin d'une société et d'une époque. L'adhésion au conte est d'autant plus grande que le conteur fait appel au niveau psychoaffectif de son auditoire. La narration, elle-même créatrice d'imaginaire, percuté l'inconscient pour faire remonter à la mémoire des situations individuelles ou collectives vécues et plus ou moins refoulées — ou simplement oubliées. L'art du conteur et la vitalité de l'auditoire aux personnages mis en scène. Parce qu'ils pérennisent des archétypes qui sont le ciment nécessaire des communautés organiques, les contes, «témoins du temps jadis, sont les coursiers qui relient le passé au présent»... Dans une société qui n'est qu'un agglomérat de filiations interrompues, éclatées, il est permis de s'interroger sur le devenir du conte. Contes populaires de toute la France (tome 1). Librairie régionale, Stock éditeur.

«Je ne trahirai pas mon renom et mes éternels triomphes pour les tromperies du siècle. Je n'ai pas évité combat ou bataille depuis le temps où j'ai pris les armes jusqu'à aujourd'hui, et je le ferai encore moins cette fois-ci car la gloire est plus durable que l'existence.»

La mort de Cuchulainn. Ogam XIII.

je ne trahirai pas...

Pas à dire, Cuchulainn ne se porterait pas si bien sans quelques feuilletonistes occupés à en faire une des vedettes de l'arrière-saison. «Culte du héros celtique», «recours aux forêts celtiques», tout (et son contraire) a été dit. C'est vrai que Cuchulainn et ses pairs, irréductibles aux normes bourgeoises, fascinent qui n'entend pas cette éthique naturelle, instinctuelle de prime abord, mais héroïque-tragique si l'on y regarde d'un peu près.

Sous les coups de boutoir des prétendues exigences de la vie moderne, les communautés traditionnelles ont éclaté, ou sont gravement atteintes. C'est vrai que la disparition des référents (Histoire, Destin, Mythe fondateur) a entraîné la désagrégation du corps social, brisant le sens et le besoin communautaire. L'hyperindividualisme est donc la rançon d'une société sans nerf moteur: notre civilisation, technologique et marchande, a engendré ce style de non-relations entre des individus eux-mêmes privés de substance. Plus d'individualités, plus de Destin collectif, plus de Passé mythique, la chaîne des générations et des sagesse populaires est rompue. Quand on ne peut plus dire, par fait de reniement de ses racines: «les ancêtres sont cent, c'est un dans ma mémoire» (Drieu), quand on ne reconnaît plus son héritage, il reste des numéros enchevêtrés dans leurs codes informatiques, baignant dans les prémices du meilleur des mondes grés.

Nous pensons que notre devenir sera d'autant mieux justifié qu'il reposera sur des piliers cohérents. Pas d'éléments bancals: nous croyons que rien de durable ne se peut édifier sur le faux, le laid, l'injuste, le partial ni même le partiel. Avec Péguy, nous osons souscrire au mythe de la Cité harmonieuse... qui ne peut arriver que si elle est en accord intime avec chacun de ses éléments constitutifs; en particulier, cela veut vouloir dire qu'une Cité ne se peut agréger qu'autour d'un thème mobilisateur, d'un mythe fondateur.

Ce mythe fondateur, ce modèle exemplaire qui sert de référentiel obligé à l'ensemble, ne sera pas Romulus (il a déjà servi) mais, pourquoi pas, l'archétype du héros celtique, Cuchulainn. Cuchulainn ne propose évidemment pas un type de société, mais un type d'homme qui ne se satisfait pas du dérisoire projet de société niveleuse proposée par des gens sans imagination, sans souci de la gestion de notre héritage, sans préoccupation d'un patrimoine à léguer.

Cuchulainn par lui-même importe fort peu. Ses exploits ne sont pas significatifs. Davantage importent les leçons que nous en tirons, les modèles que nous proposerons ensuite aux générations qui aujourd'hui lèvent, abreuvées par les anti-héros des anti-sagas contemporaines. Cuchulainn est une figure exemplaire. Or le Héros, quel qu'il soit, est sans doute le meilleur facteur de réappropriation de notre identité: une communauté sans modèle élevé est vouée à la dislocation, par fait de médiocrité. Sans sujet d'exaltation, l'esprit de facilité et de conformisme gangrène les êtres. La sécurité prend le pas sur l'aventure, la normalité sur la soif d'absolu et de provocation — si prompt chez le celtique, animal libertaire.

Cuchulainn nous retient par une existence aventureuse et guerrière. Au propre, c'est le Héros, singulier, unique. Pour chacun, il reste celui qui ne recule pas, qui va plutôt au-devant des difficultés, qui sait obliger ses alliés (puisque lui-même tient toujours parole). Cuchulainn, c'est la bravoure, la furia irraisonnée des Celtes géneux; c'est un inaltérable oui à la vie; c'est enfin l'homme tragique qui assume son Destin, quand bien même il sait aller à la mort. Qu'importe, comme les dieux, les héros meurent et renaissent: il suffit qu'une personne y croie pour que tout puisse recommencer. Mais peut-être n'a-t-on pas besoin de Cuchulainn pour oser reprendre en main son Destin. L'heure vient d'ouvrir des brèches dans l'ordre immuable et dérisoire de la Résignation. Il faut croire que demain peut être plus épanoui, meilleur que l'à-présent obnubilé par le flic et la réussite individualiste.

ARTUS a mieux à faire qu'à pleurer un passé révolu, geindre sur un présent calamiteux, renifler après un demain d'apocalypse. Commençons par rêver le passé, agir le présent, engrosser l'avenir.

le dogue noir de brocéliande



PORTAIT DE BERTRAND DU GUESCLIN

copié d'une gravure de 1618 faite d'après une très ancienne peinture.

ACTUALITE

De la fin juin à la mi-septembre, s'est tenue à l'hôtel de Ville de Paris une exposition intitulée «Du Guesclin et Paris». Il s'agissait de célébrer le sixième centenaire de la mort d'un des plus redoutables guerriers de son époque.

Bertrand Du Guesclin est né en 1320 au manoir de La Motte Broons, près de Dinan. Il doit à une grande laideur (d'après tous ses biographes), d'avoir connu une enfance très dure. Il quitte assez rapidement une famille dans laquelle il n'est guère heureux. Un de ses oncles le recueille à Rennes où il participe à ses premières joutes — au cours desquelles il se fait remarquer pour son courage et son adresse. En 1341, Jean III, Duc de Bretagne, vient à décéder. Deux rivaux, Jean de Montfort et Charles de Blois s'affrontent dans une impitoyable guerre de succession. Derrière eux, le roi d'Angleterre et le roi de France, qui vont essayer de s'approprier la Bretagne.



Sur la mer azurée, ils sont venus, dans des auges en mica, comme les saints ...

... Ils avaient des vestes noires et des pantalons à rayures. Le cou pris dans du linge empesté. Ils sentaient le fromage sur et la boue. Des rois, déteints comme des bleus de chauffe. Ils étaient invités au Pardon. Gast ! Ils crachaient le jus de chique entre leurs pieds, dans la poussière du bourg. Mouchant leurs nez dans des mouchoirs à carreaux bleus ...

... Petit de taille et grand de face, avec des yeux gris-vert. Le ventre alarmant au-dessus des braies en cuir de porc. Vindictif, buveur, du reste contre-fait. Avec le poil nombreux et vite gris. Le bras gauche beaucoup plus court que le bras droit. La main belle et carrée, petite comme une main de femme, mais puissante ; ainsi, la pince d'un crustacé majeur. Les fesses absentes. L'expression fort endormie. Le nez bref et comme sans forme. Les dents admirables comme une main de femme. La jambe gauche interrogative. Les épaules basses et la colonne vertébrale tordue. A cheval la plupart du temps. Et la colonne vertébrale torte. La jambe droite exclamative. Le col épais, ce qui lui donnait une démarche boitillante. Brûlant les tueurs de loups, car aimant les loups. Avec la main belle et carrée, petite et comme absente. L'expression d'un crustacé majeur, ce qui lui donnait une démarche boitillante. Au triple galop sur longues grèves en compagnie du gros temps marin. Aimant les femmes avec fureur. Déchirant parfois quelque très jeune homme. Hoël ; roi de Bretagne.

Et dans le verger aux pommiers, à midi, entre deux arbres pomeuse se fit comme une tornade d'herbe, de papiers et de fétus. L'air s'épaissit, jusqu'à prendre la couleur de l'étain non frotté. Les mésanges des arbres s'enfuirent, et la belette, dans les herbes, glissa comme un chuchotement rouge. Les chiens aboyèrent et hurlèrent dans les fermes. Le feu eut un éclat dans l'âtre et les meubles craquèrent, dont quelques uns se fendirent.

Les horloges s'arrêtèrent.

(Le Livre des Rois de Bretagne. Yves Elleouët. Gallimard.)

Que ce soit à la radio, dans l'excellente émission de Pierre Miquel (1), en bande dessinée (2), ou dans les romans (3), Du Guesclin est un personnage dont on parle encore.

Démuni de tout, mais brûlant de servir Blois — comme la grande majorité de la noblesse de Haute Bretagne — Du Guesclin établit ses quartiers dans la forêt de Brocéliande. Il mène contre l'Anglais et les partisans de Montfort une guerre de coups de main, d'attaques de nuit, d'incendies de tentes, d'interception et de pillage des convois de ravitaillement, d'enlèvements d'éclaireurs et d'attaques de patrouilles. «Il écumait la région comme un loup gris, avant à sa suite un troupeau affamé; se précipitant et déchirant des dents, puis disparaissant avant que ses ennemis, maladroits et lourdement armés, eussent le temps d'abaisser leur visière ou de tirer l'épée» (4). Il y gagne un surnom : le dogue noir de Brocéliande, l'animal qui surgit des profondeurs des bois, frappe et disparaît dans l'ombre.

Ses années de vie dans la forêt sont aussi des années où il partage la misère des pauvres gens : «la hutte du charbonnier, la cabane du bûcheron l'accueillirent maintes fois, fourbu, trempé, affamé. Il s'assseyait à leur pauvre feu de tourbe, recevait une part de leurs maigres provisions» (5). C'est probablement là tout ce qui sépare Du Guesclin des autres chefs de guerre de son époque, alliés ou adversaires : pour avoir partagé la vie du peuple, il n'en a pas le mépris que les nobles affichent, dans leur ensemble, pour ce qu'ils appellent *la menue merdaille*.

Bertrand apprit ainsi à préférer des gens d'humble extraction, capable de tenir une hache et de combattre de la plus efficace des manières, à de puissants seigneurs incapables de se discipliner, dont la seule science des batailles consistait à charger le plus rapidement possible, à arriver les premiers sur l'adversaire, sans considération particulière pour les ordres donnés. Il partageait «l'horreur naturelle du soldat pour tous les boutiquiers, les *bonnets fourrés* comme il les appelait. En de tels cas, on le voyait parfois regarder dans une autre direction pendant qu'on saignait la valise pansue du brave homme» (4).

En 1354, après une dizaine d'années passées à distribuer coups et horions, à jouer les tours les plus pendables aux anglais comme aux bretons de Jean de Montfort, Du Guesclin est armé chevalier. Il part alors batailler en Normandie contre les navarrais de Charles le Mauvais. En 1357, alors que Rennes est assiégée par le Duc de Lancastre, il contribue à la défense de la cité.

1359. Les forces du Dauphin (le futur Charles V) assiègent Melun, place forte navarraise. Parmi les assaillants, quelques bretons — dont Bertrand Du Guesclin. Au plus fort du combat, il escalade, au mépris des traits et des pierres qui pleuvent sur lui, une échelle qui se brise d'un coup : Du Guesclin part à la renverse et s'enfonce, tête la première, dans la douve. On l'en tire inanimé. Ses hommes le dépouillent de son armure pour l'enfourer dans un tas de fumier opportunément placé ! Sitôt revenu à lui, il se lève pour repartir à l'assaut... dégageant une forte odeur. Charles, alors Régent du royaume de France en l'absence de son père Jean le Bon capturé à Poitiers (1356), sera témoin de toute l'affaire. Le moment venu, il se souviendra de ce breton qui escaladait l'échelle en proférant de terribles injures contre les défenseurs.

années décisives

L'année 1364 est une année décisive pour Bertrand, pour le royaume de France et pour le duché de Bretagne. Bertrand épouse Tiphaine Ragueneil, fille de l'un des héros du «Combat des Trente». Tiphaine se livrait à l'astrologie et, quelques années auparavant, elle lui avait fait annoncer l'heureuse issue d'un tournoi qu'il devait livrer. Il aurait délicatement répondu au message de sa future épouse : «Êtes-vous assez stupide pour ajouter foi aux paroles d'une femme ? Autant faire attention aux bêlements des moutons qu'à tout ce qu'elles peuvent dire...»

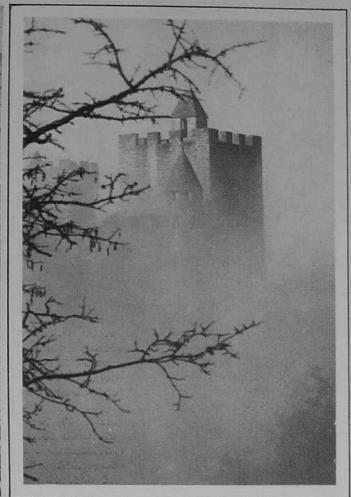
Le 16 mai 1364, Capitaine souverain en Normandie, Du Guesclin rencontre à Cocherel l'armée anglo-navarraise de Jean de Grailly, Captal de Buch. La victoire est totale : l'anglais Jean Jouel est tué, le Captal de Buch est fait prisonnier, leur armée est mise en déroute. Couronné roi le dimanche suivant, Charles V de France voit son règne débiter favorablement.

Les batailles se suivent mais ne se ressemblent pas forcément. Le 29 septembre, les armées des deux prétendants au duché de



La victoire remportée par Du Guesclin à Cocherel sur les troupes anglo-navarraises en 1364 marque le début du règne de Charles V.

Bretagne s'affrontent sous les murs d'Auray. Vingt-trois années de guerre civile se terminent par la défaite et la mort de Charles de Blois. Bertrand, qui poursuit la lutte jusqu'à la dernière extrémité, se rend à John Chandos, sénéchal du Poitou, conseiller du Prince Noir et artisan de la victoire pour le compte de Jean de Montfort. Financièrement démuné, Du Guesclin doit faire appel à Charles V pour payer sa rançon. Ce que fait le roi... moyennant la restitution du domaine de Longueville reçu par Bertrand après Cocherel et la promesse de débarrasser le royaume des Grandes Compagnies.



Aléas des combats : à Auray, Du Guesclin est fait prisonnier. Mais Charles V rachète sa liberté et l'aventure continue.

Les chefs de ces compagnies étaient aussi bien de véritables seigneurs que d'authentiques brigands. En période de trêves, ils font alors la guerre pour leur propre compte. L'un d'eux, John Hawkwood, croisé par un moine qui lui a machinalement murmuré «que la paix soit avec vous» lui réplique : «ne savez-vous pas que je vis de la guerre ? que la paix me ruinerait ?» (6). Bertrand va se présenter devant ces chefs et parler avec eux d'une expédition au cours de laquelle ils pourront exercer leurs talents : mettre sur le trône de Castille Henri de Trastamare, après en avoir chassé Pierre le Cruel, réputé pour sa cruauté et ses alliances jugées douteuses avec les Juifs et les Maures. De plus, l'expédition est assortie d'une bénédiction papale qui lève l'excommunication frappant tous les routiers, et de la promesse d'un don de 200 000 livres que paiera Urbain V. La bénédiction ne pose pas gros problème, mais Urbain V aura beaucoup de mal à ouvrir ses coffres. Devant la menace, il tentera même de faire payer la population d'Avignon. C'était compter sans Du Guesclin : «N'y a-t-il donc plus qu'orquiel, enaauté et avarice au sein de l'église de Dieu ? Il me faut de l'argent, mais je ne veux pas un seul denier d'un pauvre homme. Rendez au peuple ce que vous lui avez pris : je ne veux pas d'autre argent que celui du pape» (4). Face à la fermeté de Du Guesclin, le cupide Urbain s'inclina... et paya.

Vaincu à Nareja par le Prince Noir et John Chandos venus au secours de Pierre le Cruel, Du Guesclin se retrouve captif à Bordeaux. Libéré, il rejoint le Duc d'Anjou et Henri de Trastamare pour re-



Du Guesclin, à la tête des compagnies de routiers, se fait remettre les clés de Burgos où Henri de Trastamare va être couronné.

prendre la route de la Castille. Le 14 mars 1369, la victoire de Montiel se termine par la mort de Pierre le Cruel. Henri de Trastamare monte sur le trône de Castille. Il restera un allié fidèle de la France. A Du Guesclin, il remet le duché de Molina et la ville de Soria. Certains biographes évoquent un rêve qu'aurait caressé le futur Connétable : se tailler un royaume en Espagne, à Grenade, pour y établir une dynastie bretonne ! S'il est certain qu'il fallut plusieurs messagers du roi pour qu'il revienne en France, rien ne permet d'affirmer que ce rêve eut un début de réalisation.

Le 2 octobre 1370, Bertrand Du Guesclin reçoit des mains de Charles V l'épée de Connétable de France, devenant « un des plus grands dignitaires du royaume » (6). Il a sous ses ordres la totalité de l'armée royale, il commande à toute la chevalerie du royaume. L'ancien chef de bande, le dogue noir est maintenant à la tête d'une armée nombreuse et puissante — alors qu'il s'est battu dans les forêts bretonnes avec une trentaine de maquisards !

Pendant dix années, il va guerroyer sans cesse contre les ennemis du royaume. De la Normandie à l'Aquitaine, de la Bretagne au Périgord, l'aigle bicéphale se trouve à la pointe des combats : peu à peu, les anglais perdent leurs points d'appui sur le continent.

Toutefois, en Bretagne, Jean de Montfort ne cesse de soutenir les anglais — tout en proclamant hautement qu'il n'en est rien, afin de ménager la susceptibilité d'un roi à qui tout semble réussir. Les seigneurs bretons en viennent même à mettre purement et simplement dehors leur Duc, tant ils redoutent la mainmise des anglais sur le duché. Charles V entend en tirer profit. Sous-estimant le sentiment national breton, il fait voter par le Parlement de Paris, le 13 décembre 1378, la confiscation pure et simple du duché de Bretagne. Redoutable erreur : contre l'arbitraire royale, c'est l'unité de la Bretagne qui se reforge. Les seigneurs bretons considérés comme les plus favorables à Charles V, la veuve de Charles de Blois, Jeanne de Penthièvre elle-même, demandent le retour du Duc qui s'était exilé en Angleterre.

traïtour! ah! malloz d'id!

Charles V s'entête. Il charge Du Guesclin — après lui avoir fait prêter serment sur l'évangile — de prendre la tête des armées royales et de faire appliquer la décision du Parlement. Peu enthousiaste à la perspective de combattre ses compatriotes, il préfère négocier. Il est alors accusé de mollesse et de faiblesse par l'entourage du roi. Quant à ses anciens compagnons, ceux qui l'avaient fidèlement suivi tout au long de ses campagnes, ils le pressent de prendre parti pour Jean IV, le « Cygne de Montfort » (7). Désabusé, fatigué, vieilli, il part mettre le siège (à la demande du roi) devant Chateaufort de Randon, place forte d'Auvergne encore aux mains des Anglais. Le 13 juillet 1380, après avoir combattu pendant des dizaines d'années, après avoir servi avec passion et fidélité une unique cause, Bertrand Du Guesclin s'écroule. Charles V trépassa quelques mois plus tard. Son corps fut déposé à Saint-Denis, près de la dépouille de son connétable. Charles V avait tenu à honorer d'une manière exceptionnelle celui qui avait été son plus ferme soutien tout au long d'un règne troublé par la guerre.

De Bertrand Du Guesclin, l'histoire a surtout retenu le courage, et la laideur. Pourtant, à plus d'un titre, il représente une exception dans son époque. Sa simplicité en fit le plus populaire et le plus aimé des chefs de guerre. Combattant parfois impitoyable, il s'abstint de toute cruauté, de toute exaction gratuite, soucieux de ne pas faire souffrir les gens du peuple qui n'étaient pas impliqués dans les combats. Il ne chercha jamais à se constituer une fortune personnelle, n'hésitant pas à sacrifier ce qu'il possédait pour payer ses hommes. N'ayant pas d'ambitions pour lui-même, sa loyauté et son dévouement à son maître sont restés exemplaires.

Paradoxalement, cette fidélité et ce dévouement sont à la source de l'accusation de traîtrise portée à son encontre. Il y a quelques

années, la commune de Broons fut réveillée par un bruit retentissant : la statue de Du Guesclin venait d'être dynamitée. L'attentat n'a pas apporté la gloire à ses auteurs, et n'a rien retranché de celle du Connétable — mais témoigne de la persistance d'un sentiment, dans certains milieux bretons. Contrairement à ce que dit La Villemarqué dans le « Barzaz Breiz », ce n'est pas par reconnaissance que Du Guesclin se chargea de conduire l'armée française en Bretagne, mais par *fidélité* à un serment prêté au roi. S'il est une leçon que l'on peut tirer de cet épisode qui assombrit la dernière année de la vie du chef de guerre, c'est de se défier d'une fidélité aveugle, consentie inconsidérément, qui peut conduire un homme sur des chemins tordus où il ne se serait jamais aventuré de lui-même.

Ni héros romantique, ni brigand des grands chemins, Bertrand Du Guesclin reste le plus connu de tous ces soldats bretons du XIV^{ème} siècle qui, sur les champs de bataille de la guerre de cent ans, se battaient avec un courage et un acharnement que n'eût pas désavoué le Dogue de Culann, Cuchulainn, le héros à la lance magique et au regard insoutenable.

Jean-Pierre MONDY

notes

- (1) *Histoires de la France*, par Pierre Miquel, qui passent à 13h 30 sur France Inter.
- (2) « L'Histoire de France en bandes dessinées » Larousse, fascicule numéro 8.
- (3) Du Guesclin est mis en scène par Michel Peyramaure dans le tome 1 de son roman « Quand paraîtra l'étoile Absinthe ». LaFont.
- (4) « Bertrand Du Guesclin » par M.S. Coryn, réédité chez Puyot.
- (5) « Du Guesclin » par Roger Verce, Albin-Michel, 1977.
- (6) « Du Guesclin » par Micheline Dupuy, Perrin, 1977.
- (7) Cf « An Alarc'h, 1379/1979 », in ARTUS numéro 1.

comment être gallo ?

« Richesse linguistique abandonnée, le gallo se meurt dans l'indifférence générale... l'heure vient d'envelopper le gallo dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts » (E. Thouénon).

C'est à partir de ce constat désabusé du maire de Trévérac que se créait en 1976 l'Association des Amis du Parler Gallo. Louis Petiot, son premier président, indiquait les objectifs du mouvement : « sauver la langue gallo-romane, sauver du naufrage la langue qu'ont parlée nos ancêtres depuis plus de dix siècles... Les Amis du Parler Gallo étudient l'origine du gallo, son histoire, ses rapports avec les autres langues, en particulier le breton; ils enregistrent au magnétophone les conversations en gallo et les chants populaires anciens de notre région. Ils ont commencé de fixer la vieille langue de nos aïeux dans un glossaire... Le gallo était une langue essentiellement orale : ils ont voulu la fixer dans les textes, la rendre ainsi plus vivante et plus facilement transmissible ». Gilles Morin, actuel président des A.P.G. souhaite déculpabiliser les hauts bretons à l'égard de ce parler que nous appelons « patois », ignorants que nous étions !



Albert Poulain, vice-président des Amis du Parler gallo, et conteur de talent. Lui, et quelques autres, témoignent d'une prise de parole du monde rural affranchi du complexe de la langue des gens de la ville. Bouffées du temps passées sorties du grenier de grand-mère ? Anachronismes et expressions désuètes font le charme de gallo — suffiront-ils pour en assurer l'avenir ?

origines du gallo

Selon G. Morin, le gallo serait un des parlers dérivés du bas-latin véhiculé par les légions romaines, parlers qui se sont séparés en deux branches, d'oc et d'oïl. « Le gallo est le rameau de langue d'oïl qui a poussé en Armorique ». Le professeur Fleuriot y note l'existence d'un superstrat gallois perceptible dans les tournures syntaxiques et certains éléments de vocabulaire, ainsi qu'un superstrat celtique plus récent, emprunté au breton. C'est cette particularité qui ferait l'originalité du gallo au sein du domaine d'oïl.

La limite géographique occidentale, difficile à déterminer avec précision, partage approximativement la Bretagne en deux zones d'égale étendue. Le gallo-roman n'était pas une langue homogène mais un

ensemble de parlers locaux de même origine. M. Petiot, dans un bref historique paru dans «Parlons gallo», notait les similitudes existant entre ces différents idiomes : «Le gallo est très proche du normand; c'est d'ailleurs après la conquête normande que le gallo supplante le breton qu'on parlait dans nos régions de Penthièvre et du Poudouvre... le gallo est fort voisin du jersiais, langue conservée dans les îles normandes. La langue de Rabelais (celle de l'Anjou) était sinon la même du moins très proche du gallo si on en juge par la lecture des oeuvres originales... Dans toutes les régions où le vieux parler français se maintient, on retrouve une même forme générale d'esprit : le pittoresque des expressions, les formules imagées et colorées, un sens naturel de l'humour».

C'est un de ces dialectes, le francien qui — parallèlement à une extension politique dont nous connaissons l'aboutissement — devient langue nationale, véhicule utilisé par l'élite dirigeante et la caste marchande. En 1635, l'Académie Française fixa et codifia ce qui devint la langue française. Les parlers vernaculaires ne disparurent pas pour autant, et c'est à un certain isolement qu'ils doivent leur survie dans la province.

langue? dialecte? patois?

Aucune langue vivante n'est totalement homogène et il existe des variations plus ou moins importantes (phonologiques, syntaxiques, lexicales) qui peuvent aller jusqu'à la dialectisation. L'histoire des langues ne peut être détachée de l'histoire politique: la société française s'est lentement constituée par l'épée ou l'alliance, et l'ensemble n'a d'autre unité que celle imposée par la langue commune. L'unité «naturelle», inhérente à l'idée de nation, a dû, en France, être construite, et la langue a été et reste le ciment de cet édifice. Le souci de la préservation de cette entité explique alors l'opiniâtreté des gouvernements successifs dans leur lutte contre les particularismes. La préoccupation de l'affermissement de «l'unité nationale» a été à l'origine d'une classification sociopolitique, hiérarchisée, des véhicules oraux de communication au sein du corps social: le terme de «langue» était réservé au système national officiel, celui de «dialecte» à des variations locales de la langue, tandis que le «patois» désignait (avec une connotation péjorative) des déformations grossières de la langue. Ce patois ne se trouvant en usage que chez «le bas peuple des campagnes», la «supériorité» de la langue nationale apparaissait dès lors naturelle et les derniers locuteurs des parlers locaux, s'ils utilisaient encore parfois leur idiome vernaculaire, ne l'apprenaient plus à leurs enfants, mais, bien au contraire, ils les poussaient à n'utiliser que la langue véhiculaire, seule garante de promotion sociale.

A cette classification illusoire, non-scientifique, s'oppose une différenciation linguistique écartant tout jugement de valeur. Cette désignation catégorielle nie «la supériorité naturelle» d'une langue sur une autre, mais prend en considération les données historiques de son développement. Toute langue déterminant un champ sémantique propre, on attache à la communication une importance capitale puisque celle-ci s'érige en critère de classification. Lorsque l'incompréhension est absolue entre deux parlers, chacun d'eux constitue une langue et, inversement, quand la compréhension est possible malgré des différences ponctuelles, on considère que ceux-ci appartiennent à la même langue. Ainsi l'alsacien n'est pas un dialecte français mais germanique; au même titre que le français, le basque et le breton sont des langues, appelées langues de minorités.

Le patois se survit, témoin d'anciens dialectes — dernière étape avant l'extinction. Que la compréhension générale du gallo soit accessible à tout non-gallo (malgré les singularismes locaux) prouve son appartenance à la langue française. De plus, il s'agit bien d'un patois, lexicalement improductif, malgré quelques velléités plagiées sur les tentatives d'adaptation du breton au modernisme. Le «caousou d'lin» ne détruira pas le «téléphone» et la «bouète à goules» ne supplantera pas la «télévision» dans la bouche des hauts bretons. En outre, le vocabulaire — souvent restreint à un domaine particulier, termes d'agriculture surtout — s'appauvrit continuellement et doit de plus en plus emprunter au français...

«culture» galloise ou culture bretonne

Doit-on en conclure que l'activité des A.P.G. est un combat d'arrière-garde désuet et inutile? Certes non. La position du haut breton a toujours été bien ambiguë devant la défense de la culture bretonne qui, longtemps, s'est faite autour du combat linguistique. D'aucun voudraient apprendre la langue bretonne, mais leur foi ne suffisait pas à effacer les réalités quotidiennes : en Haute-Bretagne, le breton n'est pas un outil de communication! La langue, moyen privilégié de réenracinement, faisait cruellement défaut en Bretagne non-bretonnante. Si l'intérêt linguistique du gallo est limité, il n'en est pas moins le trait d'union qui peut permettre un indispensable enracinement dans la culture celtique. «Le Lian», organe des A.P.G., ne s'y est pas trompé, et on pouvait lire dans le numéro 2-3 ces lignes d'Angèle Vannier, qui justifie l'intérêt qu'on peut porter au gallo: «Je suis pour la variété dans l'ensemble. Les mythologies celtes, que l'on trouve aussi en pays gallo, ont été étouffées dans notre culture scolaire... On ne nous a pas du tout enseigné les mythologies celtes et cela est très grave... Les gallos doivent comme les autres rechercher leurs racines les plus profondes. Il faut aller du gallo au celté!». Semant dans ce sillon, le même numéro du «Lian» publiait un article sur Belen, et une enquête sur les «rieux» de la saint-Jean.

l'avenir du gallo

Si l'enseignement de la langue bretonne se trouve linguistiquement et culturellement justifié, il ne semble pas en être de même du gallo. La démarche de réappropriation d'un patrimoine culturel entreprise par les A.P.G. est un élément important du renouveau culturel populaire celtique, mais l'extrapolation qui amène certains à envisager l'enseignement de ce patois paraît relever de l'utopie douce. L'étude du gallo comme fait de langue présente un intérêt certain : «ainsi même, lorsqu'on cessera d'entendre ses derniers échos dans nos campagnes, il restera aux chercheurs qui étudient l'évolution de la langue une mine précieuse de documents qu'ils pourront compiler et étudier, provenant de témoignages authentiques» (L. Petiot). Et c'est dans cette optique que le gallo vient d'entrer à l'Université dans le cadre de l'Institut américain de recherches économiques et humaines.

Les assemblées galloises, les universités d'été, le «renouveau» du théâtre gallo, témoignent de l'activité déployée par les Amis du Parler Gallo. Et si l'on ne peut qu'encourager leur démarche de réenracinement, nous pensons qu'il ne faut toutefois pas se tromper de combat : à l'heure où l'anglais tend à supplanter toutes les autres langues de culture en véhiculant le massifant «american way of life», il semble bien que la défense des langues française et bretonne, dont le sort est plus lié qu'il n'y paraît, devient l'enjeu d'un combat culturel prioritaire, en regard duquel la promotion du gallo semble dérisoire.

Michel GUILLERY

le lian

A.P.G. - B.P. 48 - 22190 Piéram.
Abonnement au «Lian»: 30 FF.

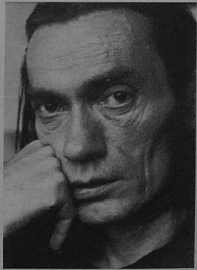
J'vâ venterténi du grand dérangement ent'nos «cousins» cajuns et les gâs d'Pyermé. Pour l'affair il'ont ramassé tous les chaoudrons qui font du brûl, eé là qu'les bavoux devint copié blanc. Si Radio-Hexagonale le dimanche médi du thinze du mée d'avri y'en avé qu'pour l'opération, eé bi l'boulot d'l'émission «inter-médi Oulken» de défend'le français! Les vla qui démarrent en nouanévant «les chapiau ronds». Ee la qui monter bin l'imaige qu'on veut cör donner d'nous aoutes bérons au jour d'ané! (...) Ee les mêmes qui ont dénié les cajuns et chinchoné nos cousins du Tchébec et qui lèssent kervé nos langues et nos tchultures. I vont qu'ri les barassiau des aoutes pour nouatendri et par drère i continuent à nouétouffer. (...) Les notab'jacobins, les bérons com les parisiens, n'commenc'ront à nous oui qui si lou hûche assez haout dans l'zoraï. I vont bin fini par savai que les gallos sont en train d'se chomer.

F. David. Le Lian, été 1979.



la marche au soleil

Un voyage prétexte, comme les Bretons savent les organiser depuis le début des temps. Un voyage vers le Maelström sur un navire appelé «La marche au soleil», avec pour capitaine Arthur Rimbaud, poète, chemineau, commerçant-aventurier, trafiquant de tout, maribond en suris, dont quelques recueils perdus dans les greniers de Belgique secourant le monde et aveugleront les adolescents de toutes les générations à venir.



Michel Thersiquel

«... De mon Armorique de dorades, de chênes et de maïs, je t'interpelle. Ecailles, feuilles, épis... C'est un livre prétexte, sans bouger, j'excursionne en ta compagnie...»

Voilà, dès la première page, tout est dit, situé, fixé. Sans jamais quitter la Bretagne par l'esprit, les références, les souvenirs, Xavier Grall nous invite à une sacrée ballade hallucinée à la suite d'un dénommé Arthur Rimbaud, que tous les illuminés en poésie prétendent avoir eu pour frère ou cousin. Comme si l'Ardennais pouvait se défendre !

Livre prétexte ! Pourquoi pas ! Nous connaissons déjà tant de détournements de personnages ou de faits historiques, que notre perception des choses a bien évolué depuis quelques décennies. Et puis le mythe ! Plus le type est obscur, et méconnu de son vivant, et plus le mythe l'accompagne post mortem, tressé la plupart du temps par ceux qui firent que...

Et avec Rimbaud, le mythe, ça marche, sauf pour Grall qui le détruit sans insister sur le ridicule de ceux qui ne vivent que dans les détroits des autres.

Donc, on connaît, et à de très rares exceptions près, qui ne peuvent être que le fait de jeunes lecteurs, nul n'attend plus de révélation sur le glorieux clochard. Pas de confusion possible tout est connu - hormis les oeuvres - pas un geste, une lettre, un voyage, rencontre ou saoulerie qui ne soient connus, inventoriés, datés.

Et voilà que dans ce monde si bien mis en musique, Grall le Celte décide de rejoindre l'enfant des Ardennes sur une route quelconque, une route prétexte elle aussi à l'évasion, pour ne pas dire à la quête, une route qui mène de Nizon Bossulant au Harrar, en passant par... l'émerveillement. En moins de 150 pages d'un chemin halluciné, nous voici à notre tour foudroyé, entraîné, suant et soufflant en lointaine Éthiopie, crouissant à Marseille, espérant à Charleroi, rêvant encore de cette infidèle et meurtrière Afrique. Tout cela au milieu de doutes bouillants de certitudes, de reniements, d'espoirs, de vie, de mort, d'appels à Dieu, de solitude. Ah ! solitude affreuse bête, en auras-tu fait saigner des vies qui se voulaient différentes.

Lorsqu'il ne parle pas de Rimbaud, son compère en enfance, Grall nous offre ses souvenirs d'enfance, chante sa Bretagne, règle des comptes, taille les mots, tresse les visions qui demain, soyez-en sûrs, vous seront pain béni dans les coups durs.

Et puis on ne chemine pas avec l'autre sans l'aimer, et l'auteur de «la fête de nuit» est subjugué par celui des «illuminations». «J'aime le Rimbaud Ardennais qui déclare ouvertement les grandes vacances au milieu du chambardement militaire de 1870.»

Le ton est donné, et sur les sentiments et sur les considérations dues à l'histoire. Ici, un fulgurant raccourci permet de connaître la vision d'un enfant de dix ans sur juin quarante, un enfant qui ricane et s'appelle Xavier Grall... Mais l'essentiel du livre, ce qui le rend si différent de tout ce qui a été écrit sur Rimbaud, c'est le monologue, l'empoi-gnade qui par instant frise l'altercation, avec un ton unique peut-être dans la littérature actuelle. Le monologue ? Allez voir ! Je pencherai pour le dialogue, car le style est tellement affûté que le miracle se produit, Rim-

baud est vivant, présent dans l'ombre, et chacun sait bien que les ombres recèlent souvent de sacrées surprises.

Arthur est donc ressuscité pour quelques mots, quelques lignes, il écoute et acquiesce à ce que dit son cadet même si... la conversion de Marseille (où se perdirent tant de beaux esprits) se trouve escamotée pour motif d'inexistence. On ne peut déclarer converti quelqu'un qui croit déjà ! Il ne faut pas confondre la rébellion aux gestes du rituel et l'esprit où le sens du sacré a fait son oeuvre !

Sacré voyage, sacrée bourlingue ! Le capitaine s'y entend pour nous faire voir et comprendre ce qu'il appelait au départ «un prétexte». Et le tableau se poursuit, voici Isabelle, la soeur, et la mère, «la Rimb», encore deux qui n'ont pas fini de prendre a posteriori les jugements de l'histoire ! Encore deux que Grall interpelle et justifie ! Où sont les professeurs ? Les agrégés ? Qui a dit quoi ?... Et voici Verlaime, vieille canaille, piètre compagnon du voleur de feu. Qui a dit que les poètes étaient des Géants ?

Mais le voyage s'achève à Marseille en 1891, Rimbaud a trente-sept ans, c'est novembre, le début des mois noirs des Celtes, la fin d'un rêve, le commencement d'un long silence.

En pages sobres, où s'intercalent les lettres d'Arthur à Isabelle et les sentiments de l'auteur devant la mort, vieille compagne des âmes tourmentées, Grall nous fait sentir la profondeur du refus, de la révolte de l'homme et soudain son acceptation. La mort désormais n'est plus qu'un nouveau voyage vers un nouveau soleil.

«Caravanier perçé de lumière, il prend une dernière fois la route des marchands et des mystiques. Djami l'accompagne... Un beau grand livre. Un de ceux qu'il faut posséder près de soi, ne serait-ce que pour s'y reconforter par quelques lignes saisies comme une poignée d'eau. Un livre qui dépasse son sujet illuminé... effectivement un prétexte !

Jean-Claude BOURLES

de l'idiotie LA MARCHÉ TRAGIQUE

L'idée nominaliste chemine, comme nous le laissaient espérer les articles d'Alain de Benoist et d'Armin Mohler dans «Nouvelle Ecole» (1). Et si cette résurgence ne fait la «une» d'un journal, pas plus qu'elle n'intéresse les philosophes couronnés, c'est que les «grands événements» ne s'accompagnent pas du tumulte. Ainsi, la carrière de Clément Rosset, qui enseigne la philosophie à l'Université de Nice, ne s'accompagne d'aucun battage publicitaire, et pourtant Rosset accumule patiemment, livre après livre, une somme philosophique (2).

D'abord, quel est cet objet singulier qui donne son titre au livre ? C'est vous, c'est moi, c'est ma table de travail, c'est le soleil que je devine dehors : c'est tout fragment de cette réalité qui nous inclut en son sein. Pourquoi «singulier» ? Rosset pose la question : que reste-t-il de l'objet quand nous l'avons débarrassé de ce halo de concepts dans lequel notre interprétation le noie ? Que reste-t-il de lui quand nous nous contentons de le voir sans le contraindre dans nos systèmes, quand nous acceptons de le prendre tel qu'il se présente à nous ? Ce qui reste, c'est la pure présence, la pure singularité (d'où ce qualificatif d'idiot, il est unique, simple, non-interprétable) d'un objet tout à la fois déterminé et quelconque.

Etre, c'est être quelque chose, c'est-à-dire soi. Etant ce qu'il est, l'objet s'en trouve par là-même totalement déterminé, car n'ayant d'autre détermination que celle de la pure identité : être, c'est être seulement soi, donc quelconque. Ce que contient une telle «évidence» ? rien de moins qu'une critique de toutes les philosophies donneuses-de-sens. En effet, Rosset démontre, partant de la seule prise en compte de l'objet en tant qu'objet-singulier, que toute la métaphysique traditionnelle s'est déve-

«Je marcherai avec toi dans le soleil. Au Harar avec les caravanes. Dans le désert Somali. Et sur les boutes de la mer Rouge, vers Aden... Arthur s'il te plaît, redis donc à ce monde glacial les brûlures du Choa, et les morsures de la douleur intérieure profonde et quotidienne. O notre compagne ! L'imparable liberté de Dieu et l'auberge dans l'oasis où l'imam est un prophète et le chamelier un prince.»

le livre

Xavier Grall, «Arthur Rimbaud. La marche au soleil» (suivi de «La Rimb»), Éditions Mazatine.

Après «La philosophie tragique» et le livre-choc qu'était «La logique du pire», Clément Rosset publie «L'objet singulier». On ne peut être que frappé par la continuité dans laquelle se développe l'œuvre du jeune philosophe. Frappé aussi par la résurgence d'une pensée nominaliste à la croisée d'Abelard et d'Husserl, via toutes les écoles formalistes, terministes, positivistes logiques, en contrepoint au déclin des universalismes idéologiques et religieux.

PATRICK GRAINVILLE le mythe et moi



Un Goncourt, pas de quoi se pâmer. Pas non plus une raison pour détourner la tête. Surtout si le primé nous convoque sur un terrain qui nous est cher. Comment résister à Patrick Grainville, prix Goncourt 1976 avec «Les Flamboyants», professeur de lettres en Normandie, que l'évocation des mythes transmute en ouragane nous entraîne tumultueusement de Salammbô à Clorin en passant par Nietzsche et quelques autres, laissant derrière lui un éblouissant sillage. Cet éternel étudiant échappé d'un collège anglais des années 30 est plus qu'un écrivain, c'est l'apologiste du oui à la vie.

Un courant de la littérature contemporaine est tourné vers le mythe. Dépassant la vieille opposition roman balzacien, nouveau roman qui hantait et châtrait les écrivains des années 50 et 60, cette littérature mythique connaît aujourd'hui des acceptions très diverses et des accomplissements originaux. Michel Tournier, Claude Faraggi, Muriel Cerf, Claude Louis-Combet et bien d'autres incarnent avec plus ou moins de baroque ou de classicisme dans l'écriture cette tendance vivante. Roman mythique, roman baroque. Les historiens futurs du roman seront forcés de consacrer une partie importante de leur étude à cette variété fascinante de la création littéraire.

la vérité du monde

Certes, une définition du mythe s'imposerait. Tâche complexe. Michel Tournier se plaît à définir le mythe comme «une histoire que tout le monde connaît». Mais il est une multitude d'histoires universellement connues qui ne sont pas des mythes. Un bref rappel des analyses classiques du mythe permettrait de situer par rapport à elles la pratique plus diffuse des écrivains d'aujourd'hui.

Lévi-Strauss et Mircea Eliade ont souligné ce souci d'intelligibilité propre au mythe. Le mythe, c'est une explication du monde. Sa fonction originelle est d'éclairer le cosmos, de raconter sa formation, de fournir aussi des schémas d'explication sur la création de l'homme, de tel animal totémique, de tel végétal nécessaire et nourricier, de telle ou telle technique de chasse. Le mythe enseigne et éclaire le réel sensible et concret de l'homme archaïque. La pensée sauvage est pensée logique, voire mathématique du sensible.

Roger Caillois a insisté, pour sa part, sur les aspects plus irrationnels du mythe. Pensée extatique fondée sur l'analogie, la participation mystique et la transe. De là, deux interprétations relativement divergentes. Lévi-Strauss privilégiera le mythe en tant qu'instrument logique de classification du monde, permettant à une société de nommer le réel, d'y introduire des distinctions. Tel clan sera rattaché à telle plante, à la terre, à tel animal etc... Tel autre clan sera relié au ciel, à l'oiseau, au soleil... Ainsi le réel peut-il être parlé, agi, distribué par le mythe.

Le mythe instaure cette logique binaire d'inclusion et d'exclusion qui semble fonder tout langage. Roger Caillois moins sensible à cette stratégie logique montre que le mythe n'a pas tant fonction de nommer et de classer que de créer la fonction bacchique.

Cependant, dans tous les cas, le mythe originellement s'offre comme la vérité du monde. Aujourd'hui le sens du mot dans le langage usuel s'est totalement inversé. Un mythe devient une illusion individuelle ou collective. Un mythomane est un fierfi menteur. La science moderne fondée sur la mesure et la méthode expérimentale a expulsé le mythe. Dans *La philosophie du Non*, Bachelard a démontré que toute science s'appuie sur l'éviction de l'image et du mythe, ce qui n'a pas empêché ce philosophe de s'abreuver, par ailleurs, de réveries élémentaires dans ses célèbres ouvrages sur l'eau, le feu, l'air et la terre. Ceci tend à prouver que la démarche onirique est nécessaire à l'équilibre de l'homme.

loppée sur deux axes conjoints, au point de se confondre avec eux :
- le refus de la singularité, et le dédoublement du singulier
- le refus de l'insignifiance de l'objet, et l'instauration d'un Sens toujours pensé comme extériorité par rapport à un monde «sensible».

Le premier axe de ce que Rosset nomme «l'illusion métaphysique» réside principalement en une utilisation tordue du principe d'identité : le procédé consiste à admettre l'impossibilité pour l'objet de se dédoubler (être, c'est être soi) pour mieux en «dédouler» qu'il est lui-même le double falsifié, raté, d'un objet idéal, conceptuel, qui, du dehors, lui permet d'être en lui donnant sa forme. D'où les distinctions entre «être sensible» et «être essentiel». Ce dédoublement falsifiant n'est jamais gratuit, conduisant à donner à l'objet - qui n'est plus singulier - du prix, du sens, et à instaurer un référentiel transcendant - dont l'objet n'est plus que le témoin.

Cette critique de la métaphysique fait penser à Nietzsche, qui voyait dans celle de Kant une vaste entreprise de moralisation du monde, et dans tout «Hinterwelt», le symptôme d'une pensée dévoyée et d'un vouloir malade. Ce parallèle devient saisissant dans certaines pages du «réel», où Rosset diagnostique chez les «illusionnistes» métaphysiciens et leurs victimes le délire paranoïaque (en tant que manie interprétative) et la manie dévôte (en tant que besoin pathologique d'Ordre absolu ou de Sens transcendant).

une philosophie terroriste

Tout ceci est juste, se dit le lecteur distrait, ne se sentant pas concerné par cette critique de la métaphysique. Erreur ! Car la pensée de Rosset prend vite un visage dérangeant, inquiétant, même pour le lecteur le moins soupçonnable d'idolâtrie ultramondiste... L'Auteur, dans «Logique du pire», qualifiait sa pensée de «philosophie terroriste», disant qu'elle devait pousser à la terreur celui qui, la recevant, voit s'effondrer des référentiels de pensée dont la familiarité a fait des absolus. De fait, ce qu'elle met à nu, ce sont les racines métaphysiques du langage le plus quotidien : et le lecteur le mieux disposé à accepter l'objet-singulier (c'est-à-dire la présence singulière et l'in-signifiance comme seules «vérités objectives») le sera beaucoup moins quand il lui faudra tirer de ce non-principe de base ce qui y est implicitement contenu : l'évidente vacuité de tous les «principes», l'absence de tous les référentiels (Rosset parle de «perdition» comme état de celui qui a perdu TOUT référentiel), le caractère fluctuant, insaisissable de toute généralité s'offrant au regard de l'homme et, au bout du compte l'in-signifiance tragique de tout événement. Ce que l'objet-singulier nous demande, c'est un regard radicalement neuf sur nous-mêmes et sur les jugements que nous posons ; et à ces jugements, il nous met en demeure d'accorder le statut de simples illusions d'optique. Là où un profond conditionnement (par les universalismes) nous faisait mettre de la «Vérité», il nous faudra désormais voir l'expression d'un point de vue, d'une volonté moins qu'à demi consciente de mettre du sens et de la valeur là où ne réside rien d'autre qu'une présence.

La figure que Rosset appelle est celle de l'homme tragique (3), consciemment «créateur des formes», affirmateur de lui-même et de sa marche dans un monde qui ne lui demande rien, où nulle voie «nécessaire» n'est tracée. Dans tout cela Nietzsche n'est jamais très loin, mais jamais aussi proche que dans cette pensée de l'Affirmation comme pendant de l'Illusion dans la seule alternative essentielle.

Il ne saurait être question d'ériger en dogme cette philosophie (ce serait la contredire !), qui ne fonde que l'absolue relativité des points de vue ; mais il faut lui reconnaître un mérite, qui est peut-être le plus grand (tant il est vrai que la Vie prime les Idées) ; s'il y eût jamais, après Nietzsche, un philosophe de la Grande Santé, c'est bien Rosset. Cette vie qu'elle porte en elle, la philosophie de Clément Rosset la fait rejallir sur le lecteur, en l'amenant à de profondes mises en cause et à de douloureuses radicalisations. La pensée de l'objet-singulier est une gifle salutaire. Sortant de cette cure, il n'est pas dit que le lecteur «pensera Rosset», mais du moins lui sera-t-il donné de penser en «liberté grande», et de jeter sur son monde un regard clair de toute illusion.

Patrick SIMON

bibliographie

- (1) Nouvelle Ecole n. 33: L'idée nominaliste. 40 FF, N.E., - B.P. 129-07.- 75326 Paris Cedex 07.
(2) L'Objet singulier. Minuit. 1980.
Le réel. Traité de l'idiotie. Minuit. 1978.
Le réel et son double. NRF. 1976.
L'anti-nature. PUF. 1973.
Logique du pire. PUF. 1971.
Schopenhauer. PUF/sup. 1968.
Schopenhauer, philosophe de l'absurde. PUF. 1967.
Esthétique de Schopenhauer. PUF. Lettre sur les chimpanzés. NRF. 1965.
Le monde et ses remèdes. PUF. 1964.
La philosophie tragique. PUF. 1960.
(3) Le sous-titre commun à Logique du pire et à L'anti-nature (son livre fondamental, ndr) est: «Éléments pour une philosophie tragique».

La raison nous amputant d'un vécu instinctif plus profond.

Fable, mensonge, telle est donc la déchéance moderne du mythe. Ou Fantasma. Ce vocable obsédant et à tout faire rend beaucoup de services dès que la pensée claire se heurte aux productions subjectives ou collectives de l'imaginaire. La psychanalyse renvoyant nos fantasmes au triangle oedipien : père-mère-enfant, fait du mythe l'expression d'un conflit entre désir et loi. Ce que les mythologues reprochent à la psychanalyse c'est d'uniformiser, d'universaliser par le même dispositif explicatif des récits et des comportements relevant de cultures infiniment variées. Meurtre du père et tabou de l'inceste arrachés des structures et des combinaisons où s'inscrivent leurs récits deviennent la clé d'une explication monotone, universellement valable quels que soient l'espace et le temps. Mais peut-on nier pour autant la puissance de ces deux tabous et des figures de la castration qui leur sont associés dans, par exemple, les mythologies grecques ou égyptiennes ?

secrète extase

Explication du monde, structure, extase, illusion ou fantasme oedipien, quel sera le fonctionnement du mythe dans la création littéraire d'aujourd'hui ? C'est là, je crois, qu'il ne faut pas hésiter à passer du plan théorique à la pratique personnelle. Le meilleur témoignage que puisse donner un écrivain à cet égard est de révéler comment les choses se passent pour lui dans son travail.

Le pire roman serait sans doute celui qui ferait de l'illustration mythique, enveloppant un mythe choisi d'une anecdote moderne. C'est dire que le mythe ne se prescrit pas. Il faut le laisser revenir, il s'agit de le laisser vivre. Le mythe est opérant dans une oeuvre s'il est en grande partie subconscient, voilé, vivant. S'il cesse d'être une figure de la pensée cultivée pour devenir un moment de l'être entier.

Dans mon plus récent roman *Le Dernier Viking* se dresse un arbre étrange, groupant toutes les essences d'une région et qui sera le centre de l'action. Or, à l'encontre de ce qu'ont cru certains lecteurs superficiels je n'ai pas voulu planter un arbre de vie pour faire bien et illustrer un thème mythique, cet arbre, il s'est imposé à moi, je l'ai vécu. J'ai d'abord éprouvé beaucoup de plaisir à le décrire, de plénitude à épouser sa croissance et son épanouissement. Cette jubilation, cette secrète extase sont à mes yeux les signes de l'authenticité du mythe dans une oeuvre. Non pas simple décalque culturel, mais expérience charnelle. Bien sûr, d'autres critiques apparentés à la psychanalyse ne se sont pas fait faute d'identifier dans cet arbre cosmique une prestigieuse figure oedipienne et phallique. Je préfère encore cette attitude qui à le mérite de poser la sincérité vécue de l'image même si elle semble en orienter parfois la signification.

Les animaux dans mes romans sont nombreux, envahissants. *La Diane Rousse* est centrée sur un splendide setter feu, *Le Dernier Viking* revient sans cesse à la contemplation fascinée d'une belle jument souple et noire, nommée Asa. Des critiques ont vu là un parti-pris scabreux de zoophilie, une intention purement provocatrice, en quelque sorte un choix tactique de romancier égrillard. Je reprends à dessein leurs termes. A croire qu'un écrivain sans aucune motivation profonde se serait complu à saupoudrer son oeuvre de petits animaux pour rire et pour faire cochon. D'autres critiques, d'obédience psychanalytique à la lumière de *Totem et Tabou* de Freud, ou encore des *Cinq Psychanalyses*, ont reconnu dans cette obsession animale des images tantôt paternelles, tantôt sororales. Cette fois encore, je préfère l'indiscrétion psychanalytique qui prend les choses au sérieux aux lecteurs voulant retrouver à tout prix chez les autres les artifices de fabrication auxquels ils cèdent dans leur propre travail.

des recharges de soleil

Cependant, que veulent dire ces mythes encore vécus quand rien ne semble plus les relier à leur culture d'origine, quand coupés des structures où ils fonctionnaient avec rigueur, ils s'épanchent anarchiquement dans le rêve des hommes d'aujourd'hui ? La création littéraire actuelle fait exister le mythe non plus dans sa rigueur structurale et fonctionnelle,

mais par fragments, vestiges, bouts, épaves intégrés à d'autres images dans un syncrétisme horrible et vrai. Le syncrétisme de Nerval où Isis, la Vierge et Jenny Colon se combinent, est monstrueux mais sincère. Je veux dire qu'il n'est pas fantaisiste mais travail profond de l'imaginaire. Primitivement, outil classificatoire, le mythe était tout sauf de la poésie. Il est aujourd'hui apanage du poète et du fou. Le mythe à l'origine était la vérité, il n'était pas sauvage, mais il l'est devenu. Un écrivain m'intéresse dans la mesure où les mythes circulent en lui, où il est conducteur de métaphores et de légendes, c'est à dire de grands désirs et de grandes peurs. Le mythe est cette erreur sans laquelle notre vie serait invivable. Erreur féconde et vivante. Ce halo d'absurdité qui nous relie à tout ce que nous ignorons, mais que nos rêves savent. Le mythe est notre illusion créatrice. Il est ce grâce à quoi nous croyons encore à nos vies et nous nous sentons fils du cosmos. Assertion que la science ne saurait d'ailleurs infirmer. L'homme sans mythe est comparable à l'habitant d'un appartement moderne sans cave ni grenier. Sans terre ni ciel sa désolation serait suicidaire. Le mythe sera toujours ce qui nous permet d'habiter le monde. L'art c'est l'erreur d'un seul muée en monde. Il n'y a pas d'art sans superstition. Notre frénésie minutieuse fera toujours pousser des haut-le-cœur aux pisse-froid et aux peigne-culs. Qu'importe ! Leurs stylos sont des stérilets, les nôtres ont des recharges de soleil.

Patrick GRAINVILLE

les livres

La Toson, Gallimard, 1972.
La Lisière, Gallimard, 1973.
L'Abîme, Gallimard, 1974.
Les Flamboyants, Ed. du Seuil, Prix Goncourt 1976.
La Diane rousse, Ed. du Seuil, 1978.
Images du désir, Denoël-Fillipachi, 1978.
Le dernier Viking, Ed. du Seuil, 1980.
Au long des haies de Normandie, (photographies M. Pelletier-Latès), Ed. Chêne, 1980.

renouveau rennais

Etonnant réveil rennais ! Un matérialisme crasse allié à l'immobilisme le plus étroit avait fait de la seconde capitale bretonne un désert culturel. Eh bien tout cela change à petits pas. Des petits pas qui vont presque tous dans le même sens — le bon. Un centre ville réhabilité et rendu aux piétons (trop lentement), le souci de concevoir un urbanisme qui pense la ville non plus comme une juxtaposition d'îlots sans liens organiques entre eux, mais comme un ensemble cohérent... Manifestation spectaculaire du nouveau dynamisme local : «Les Tombées de la nuit», un festival dont l'originalité était d'être le premier en France à s'appuyer exclusivement sur la création régionale. Avec le souci d'utiliser le patrimoine architectural comme toile de fond à l'imagination contemporaine. Ce premier essai a transformé pendant quelques jours l'atmosphère de la ville, engendrant un climat de fête malheureusement inhabituel dans l'austère métropole.

Le succès inattendu de ces manifestations (faute de traditions dans ce domaine, le combat était loin d'être gagné d'avance) permet d'envisager la seconde édition avec plus d'audace et une confiance raisonnée. Les troupes, aussi bien théâtrales que chorégraphiques ou musicales existent; elles savent maintenant qu'un très large public leur est assuré; la confrontation ne peut que les pousser à rechercher une qualité qu'elles n'ont pas toujours. Bien plus, ce festival possède tout ce qu'il faut pour stimuler les créateurs et dissiper une apathie diffuse. Vedette de ce premier festival, la troupe du ballet-théâtre de Hédé qui avec des moyens simples a montré une fois de plus à quelle réussite peut mener l'inspiration liée au professionnalisme. Un grand spectacle que ce «Tristan et Yseult» pour lequel la musique du groupe «An Triskell», le décor du Parlement de Bretagne, la maîtrise des danseurs Patrick Dupont et Corinne Schmitt, la chorégraphie à la fois académique et contemporaine de Bernard Libault s'assemblaient à merveille. Attendons avec confiance la prochaine édition !



Tristan et Yseult par le Ballet-Théâtre de Hédé : exemplaire à plus d'un titre. (Photo Le Rennais).

gillesournel

Dans le sillage de nos bateaux plats
des ventres blancs appelaient le harpon

hommes de l'ouest liés aux mâts nous avions des membres
fidèles au jeu de la mort
jamais la mer ne put laver le pont
nos doigts sanglants caressaient les longs poissons
s'enfonçaient dans les ouïes puis revenaient flatter
le minuscule ovale de la peau
nos mains ne tremblaient jamais

hommes de l'ouest nous savions les courants
les artères chaudes de la mer
l'épanouissement secret des continents privilégiés
des îles aux seins lourds abandonnées à nos escales
le mot Terre nous ouvrait les gorges

hommes de l'ouest nous subissions le cycle du sang
chaque mois une lune nouvelle tourmentait notre soif
et nos dents se plantaient dans la chair fade des thons
jusqu'à l'écoeurément
puis nos corps s'allégeaient
nous retrouvions le goût simple de la lutte

dans le sillage de nos bateaux plats
des ventres blancs appelaient le harpon
le temps sans femme égrenait le désir.

c'est un quartier bas de la ville
rongé par la rouille
on ne s'y attarde pas
des barbelés cernent les baraques
l'enfant des squares s'y est souvent blessé
pour surprendre les yeux cernés d'un pauvre
il y va de moins en moins

il s'habitue
mais il arrive encore que l'ascenseur
lui soulève le cœur

Une femme a poussé la porte
la glace est entrée avec elle
dans l'auberge du nord
Elle ne s'est pas assise
Elle nous a regardés
Elle a crié son absence
L'alcool s'est congelé dans les verres
Elle a dit où était sa maison
puis elle est passée
au-delà.



Gilles...

Rares sont les poètes de la fraternité.

Je veux dire de la fraternité réelle, chaude, saisissable, hors de toutes intentions suspectes où les modes imposent le choix douteux. La fraternité vraie, celle des individus enfin reconnus pour ce qu'ils sont, témoins de la rencontre, d'amitié, d'amour, de bonheur et de peine.

Gilles est l'un de ceux – si rares – qui n'auront jamais attendu le signal pour s'inquiéter de l'ombre envahissante, du silence de l'ami, de certains pas, armés. C'est un homme d'écoute, d'affection, de sauvegarde. Et cela depuis toujours. Depuis la première écriture, la première parole.

Ainsi retrouvons-nous dans la revue «Sources» la voix de nos consciences écartelées à n'en plus finir par l'Algérie et l'Espagne, en attendant la suite. Cette voix était celle de Gilles et de ses compagnons : Vaillant, Drano, Gabriel, Serreau, Rouffranche, etc. – (mais peut-être avons-nous oublié que la plus importante revue de poésie de France était alors éditée à Boisgervilly de 1957 à 1960).

Gilles Fournel est un romantique. Il en a le lyrisme et la sensibilité, le pessimisme aussi. Fraternité Amour, même source d'inspiration, de foi, de doute. Du «Fil des Jours» (Seghers 1953) à «l'Analyse des Mots» (Rougerie 1971), ce sont les mêmes mots et les mêmes attentions qui sont dits, murmurés, confiés, criés, à l'autre, aux autres, à nous tous, sur des thèmes si peu différents ! Le poète est un veilleur du monde, reposons-nous, il écoute, voit et témoignera de nos faiblesses et de nos forces. Le tour de guet de Gilles comprend dix recueils, c'est une mémoire en nos temps très incertains, un rappel de nos âges.

Aujourd'hui la poésie s'abandonne aux faiseurs d'illusions. Gilles s'est tu. Du moins écrit-il en silence en attendant que le clinquant disparaisse des places. Il écrit comme on chante, avec simplicité et bonheur. Serge Kerguiduff ne s'y est pas trompé, écoutez donc la Révolte des Bonnets Rouges!

Et puis, dans ses cartons, un manuscrit, «Enez Eussa» attend un éditeur de goût et de foi poétique pour nous faire découvrir le chant de l'île d'Ouessant.

La mer et l'île, d'un même amour portées, par le terrien Fournel l'enfant des marais. Un lyrisme à la mesure de nos désirs !

A quand le silence enfin rompu ?

Jean-Claude BOURLES

bibliographie

Au Fil des jours	Seghers 1955.
Les Barreaux ne sont pas si larges	Millas Martin 1955.
Sources	Cahiers de Rochefort 1956.
Pour un Enfant Sauvage	Sources 1957.
Poèmes de l'amour heureux	Orphéon 1957.
Rencontres	C.E.L.F. 1958.
Poèmes pour L.	Sources 1960.
La 99ème Auberge	Sources 1968.
L'Analyse des mots	Rougerie 1971.

«La révolte des Bonnets Rouges» par Serge Kerguiduff.
Disque Vélia 2230051.

Un spectacle intitulé «Le poème et son double», inspiré des textes de Gilles Fournel, mis en scène et joué par Francine Grelhier et Yvon Barbeau tournera en Bretagne à partir du mois d'octobre. S'adresser à l'Atelier de création et diffusion artistique (ACREDA), F. Grelhier, Montreuil le Gast, 35520 Melesse.



présence du monde nordique

ENTRETIEN AVEC LE PROFESSEUR
régis boyer



Régis Boyer, qu'est-ce qui vous a particulièrement attiré vers le monde nordique ?

Il y a là toute une vision du monde, de l'homme et de la vie. Je suis heureux quand je suis dans les sagas. J'y trouve un regard de fraîcheur, d'innocence et de naïveté — et aussi une espèce de rectitude morale. Les personnages des sagas sont d'une grande honnêteté vis-à-vis de la vie et de la mort.

Vos origines, peut-être, ont guidé vos affinités ?

Je ne crois pas. Je suis d'origine auvergnate, bien que natif de Reims. On ne peut donc pas dire que j'étais particulièrement prédisposé à me sentir des affinités avec le monde nordique. Je crois simplement que la mentalité scandinave dans son ensemble m'a séduit, et aussi sa littérature, les sagas bien sûr, et plus proches de nous, Hamsun, Luxness, et tant d'autres. Mais je suis aussi très attaché à la culture de mon pays : il n'y a pas d'incompatibilité. En fait, je ne me sens pas vraiment de quelque part. Bien sûr, j'ai une prédilection pour certaines régions, pour des paysages (la Vendée par exemple) mais pas au point de savoir déjà où je me retirerais plus tard... Disons que je me sens européen — ou indo-européen, pour vous faire plaisir !

Qu'est-ce qui caractérise le mieux l'univers nordique ancien ?

Je reviens sur ce que je vous ai dit tout à l'heure : il s'agit d'une espèce de rectitude, d'honnêteté, et puis aussi cette conception du Destin. Ainsi que je l'explique dans « Les religions de l'Europe du Nord » et dans d'autres essais, le Germain ou le Nordique ancien n'a pas choisi d'être ce qu'il est. Mais il lui appartient de connaître ce qu'il est, de l'accepter sans discuter, de l'assumer. Ce qui est tout à fait remarquable chez les personnages des sagas, c'est précisément cette conception du sacré dont tous participent. A ce propos, je dois signaler que les islandais ne sont pas d'accord avec la

Licences de philosophie, de français et d'anglais, agrégation de lettres classiques: Régis Boyer aurait pu n'être qu'un universitaire très titré au milieu des autres, si le Professeur Maurice Gravier ne lui avait communiqué sa passion pour le monde nordique et pour l'univers des sagas. Depuis, il s'est efforcé de posséder toutes les langues scandinaves. Une commune origine indo-européenne des traditions celtique et nordique voue ARTUS à s'ouvrir à toutes les facettes de l'histoire de l'Europe au sein de laquelle la geste nordique tient une place insoupçonnée. « ARTUS vous en dit plus... »

conception du Destin que j'ai développée. Ils voudraient quelque chose de plus héroïque, de plus romantique (au sens français du terme). Par exemple, le mythe chevaleresque, à leurs yeux, a toute une aura.

Croyez-vous qu'il existe actuellement une entité nordique et germanique ? Je crois qu'il y a une unité du monde scandinave, mais on ne peut pas y associer le monde germanique dans sa totalité. Celui-ci est d'ailleurs très divers. Je ne pense pas, par exemple, que le bavarois soit très proche du scandinave. Néanmoins, il existe des racines communes qui n'ont pas pu ne pas laisser de traces. D'ailleurs, même au niveau de l'entité scandinave, il faut savoir à quel niveau on se situe : ethnique, linguistique, culturel. Ainsi l'Islande, qui représente la quintessence du monde nordique, serait actuellement composée au niveau ethnique d'une population pour un quart de souche celtique. Mais, de toute façon, il y a une unité linguistique et je crois que la langue façonne une pensée et qu'elle influe sur les mentalités, sans pour autant pouvoir déterminer quel est le rapport de cause à effet entre la langue et la pensée. Voyez l'unité française, la langue commune a été un puissant moyen d'unification.

Justement, que pensez-vous du « régionalisme » qui se manifeste avec vigueur dans de nombreuses provinces en France ?

C'est une attitude très saine. Pour moi, cela permet d'éviter le nivellement et de préserver les individualités, les identités. Au delà du simple folklore et de la tentation séparatiste (qui serait néfaste) le régionalisme dans ses revendications culturelles peut s'avérer très positif pour l'avenir.

Vous avez parlé de préservation des identités. Ne vous semble-t-il pas que les scandinaves sont en train de perdre les leurs ?

Il est vrai que le monde nordique actuel est affreusement américanisé. Mais je pense qu'une chose le sauvera toujours, c'est son attachement à la nature. Ce sont des gens qui conservent des attitudes de vie très saines ; et puis ils restent attachés à une certaine forme de culture, plus populaire que littéraire.

Qu'en est-il de l'américanisation de l'Islande ?

L'Islande est toujours à part. Vous savez que l'Islande a toujours été considérée comme le conservatoire des entités nordiques — ce que des créations assez récentes comme la fondation Arni Magnússon (Stofnun Arna Magnússonar) consacrée à la collation, l'entretien et l'étude des manuscrits anciens, illustreraient fort bien. Les islandais sont en retard volontairement. Cela les abrite peut-être davantage de certaines tentations. Mais quoi qu'il en soit, je pense qu'on peut faire confiance aux scandinaves d'une façon générale. Je vous l'ai dit, la communion avec la nature, le souci communautaire et un certain sens de la famille, voilà ce qui les préservera.

La Normandie fait-elle partie du monde nordique ?

Non, je ne crois pas. Ce sont des français, des français du Nord. Ne serait-ce qu'au niveau de la langue, il y a eu assimilation. Ils n'ont pas eu, comme les bretons, les alsaciens ou d'autres, une langue qui aurait pu constituer un facteur de différence. D'autre part, la colonisation scandinave a été somme toute assez faible en quantité même si, historiquement et qualitativement, elle a joué un rôle important.

Cette région normande revendique pourtant ses origines nordiques et évoque fréquemment le mythe viking.

L'intérêt pour les origines scandinaves est légitime et il est important de se trouver des racines, de connaître son passé — mais l'appel au mythe, en général, ne me paraît pas vraiment souhaitable.

Vous préparez un essai sur la mythologie nordique. Allez-vous l'analyser selon la méthode «dumézilienne» ?

Non. La mythologie nordique ne coïncide pas vraiment — ou alors de très loin — avec la tripartition chère au Professeur Dumézil. L'analyse de Dumézil (qui est un excellent ami) est très intellectuelle, très abstraite. Dans mon essai, je l'étudierai plutôt à travers trois éléments fondamentaux : le soleil, l'eau, la terre.

Le passage du paganisme au christianisme a-t-il été facile dans le monde nordique ancien ?

A part quelques irréductibles du genre d'Eric le Rouge, le passage au christianisme a été facile, les scandinaves étant en fait des gens pacifiques

bibliographie de
REGIS BOYER

HISTOIRE MÉDÉVALE

Trois sagas islandaises. Sevpen. 1964. (éd.).

L'Islandais des sagas d'après les sagas de contemporains. Sevpen. 1967.

Le mythe viking dans les lettres françaises. Lille. 1970 (thèse compl.).

La vie religieuse en Islande (1116-1284). Lille. 1973. Thèse (édité en 1979 par Fondation Singer Polignac).

La saga de Snorri le godi. Aubier. 1973. (éd.).

Le livre de la colonisation de l'Islande (Landnamabok). Mouton. 1973. (éd.).

Les religions de l'Europe du Nord. Fayard. 1974.

La saga de Njall le brûlé. Aubier. 1976. (éd.).

Les vikings et leur civilisation. Mouton. 1976. (dir.).

Les sagas islandaises. Payot. 1978.

Sous presse: Yggdrasil. La religion des anciens scandinaves. Payot.

LITTÉRATURE. TRADUCTIONS

E. Sodergran: Poèmes complets. Oswald. 1973.

P. Lagerkvist: Ames masquées. Oswald. 1974.

S. Obstfelder: Les oiseaux. Oswald. 1975.

T. Vesaas: L'incendie. Flammarion. 1979.

K. Hamsun: Sous l'étoile d'automne (1978). Un vagabond joue en saurdine (1979). La dernière joie (1980). Benoni (1980). Rosa (1980). Calmann-Lévy.

H. K. Luxness: La cloche d'Islande. Aubier (1979). La saga des fiers-à-bras. Pandora. (1979).



(les Vikings mis à part). Ils sont venus très tard à la christianisation, mais cela a été pour eux une question de vie ou de mort : au niveau économique, le marchand chrétien n'avait pas le droit de commercer avec le non-chrétien. De plus, je pense que dans le paganisme nordique comme dans les autres paganismes, il y avait des structures fondamentales qui s'approchaient du christianisme. Pour moi, il n'y avait pas d'irréductibilités entre ces diverses religions.

Vous avez été l'un des premiers à démystifier, si l'on peut dire, le phénomène viking. Quelles en sont, selon vous, les caractéristiques ?

Il ne faut pas perdre de vue que le brave viking moyen était à la fois un commerçant, un paysan, un guerrier, et qu'on ne peut pas dissocier chez lui ces fonctions. D'autre part, l'arme absolue des vikings a été le fameux bateau, l'esnèque. C'est grâce à lui qu'ils ont pu organiser les raids les plus audacieux, faisant preuve en plus, il est vrai, d'une rare maîtrise de la guerre psychologique. Par contre, il n'y a aucun exemple, en batailles rangées, de victoire des vikings. C'était un type de combat qu'ils n'affectionnaient pas particulièrement. Je n'ai donc pas cherché à démystifier, mais à dire la réalité... et celle-ci contient déjà assez de quoi s'enthousiasmer et rêver.

Une double question : quel pays scandinave et quel(s) auteur(s) vous touchent le plus ?

Je vous répondrai sans hésiter l'Islande et les auteurs des sagas — Snorri Sturluson par exemple.

Pour finir, quels sont vos projets ?

Ils se situent à deux niveaux : recherche pure, édition. En ce qui concerne le premier niveau, je réalise de petites études spécialisées dans diverses revues, plus le livre que je prépare sur la mythologie nordique. Pour le deuxième niveau, je continue une vaste campagne de traduction de livres : des sagas bien sûr, des romans de Laxness, Lagerkvist, Hamsun, des recueils de poésie entre autres.

Un travail acharné !

Cela va continuer encore pendant un certain temps...

Entretien réalisé par Jean-Guy BERNARD

drieu la rochelle

OU LES EGAREMENTS D'UN NORDISME

RESURRECTION

Coincidence ? Peu après la sortie du film «Une femme à sa fenêtre» tiré de son roman, la mode rétro a projeté Drieu La Rochelle sous les projecteurs. Les rééditions de cet auteur méconnu ont suivi, et neuf livres viennent de lui être consacrés en deux ans. Si Drieu a glissé de l'utopie à l'erreur, sa probité intellectuelle n'est pas en cause, et ARTUS n'a pas cru devoir rester étranger au courant d'intérêt qui ressuscite ce citoyen européen de sensibilité nordique.

«Au moment même le plus sincère de mon existence, je me suis senti encore dépassé par les mots. Combien de fois je me suis entendu en dire trop. J'ai entendu avec étonnement ma voix qui rendait un son étrange». On apprécie cette confession tirée de «Gilles», roman du normand Pierre Drieu La Rochelle (1893-1945), chez qui narrateur et «héros» souvent se télescopent. Politiquement aventuré, Drieu, pour n'avoir pas toujours pesé ses dires, a payé ses errements, se suicidant en 1945 après la chute d'un pan de sa mythologie personnelle.

Ses positions idéologiques, conservatrices et révolutionnaires à la fois, ne l'ont pas aidé à se tirer du purgatoire des écrivains. Pourtant Aragon et Malraux voyaient en Drieu, en dépit de ses égarements, un écrivain et un témoin capital de la période 1914-1945. Dans l'Université, mémoires et thèses se multiplient : s'il faut citer un français comparable par le talent et la force d'expression à Jünger, ou Lawrence (1), c'est à Drieu qu'on pense. Mais quand le fier fils de la Normandie viking, le combattant de l'Europe fraternelle, le lecteur de Nietzsche (pour qui l'homme de l'avenir est celui qui a la mémoire, biologique et mythologique, la plus lon-

gue) décoche quelque pesante flèche contre les «latins», il provoque le malaise. A cause sans doute d'un physique par trop fidèle aux critères «nordiques», Drieu s'est voulu Homme du Nord, constamment, passionnément, exclusivement.

Nos amis normands se disent vikings, ARTUS se réclame de la celtitude, oui vraiment : pourquoi ne pas se référer au Nord, à l'Ouest... ou au Sud ? L'exaltation d'un pôle mythologique (Thulé, Tara, Olympie ou Jérusalem) est bonne en soi. Le mythe vivifié... tant qu'il n'est pas «sectaire» — ce qui advient quand le plaidoyer pro domo vire à l'apologie, quand l'indifférence devient refus puis haine (altérophobie). Alors il faut sonner l'alarme ; c'est ce que Jean Lansard fait à propos de Drieu. Sa thèse autorise à relever faiblesses ou erreurs. Jean Lansard insiste sur les rétractations et modifications de points de vue de Drieu ; preuve que c'est par réflexe esthétique qu'il s'est voulu du Nord — au prix d'une grave méconnaissance de tout ce qui ne procédait pas de cette lumière.

Chez Drieu, nous sommes plus sensibles au visionnaire qu'au doctrinaire. A ses diatribes contre les joueurs de pétanque, nous préférons sa nostalgique musique : «l'ancien temps des patries s'en va de la mémoire / et les dieux sont partis comme une meute sourde». Ne reprochons pas à l'Autre nos faiblesses, c'est trop simple. Du reste, il y a danger à pasticher le «latin» tombé dans le culte du pastis : après on glisse à dénigrer le slave et sa mentalité d'esclave («c'est bien connu»)... et après ? le jeu est trop malsain. Drieu, enfant d'Europe, ne voulait pas cela, mais il n'a pas pris le temps de se mettre à l'écoute du réel, du divers. Drieu n'a pas senti qu'il y a des salauds et des saints en tous temps, en toutes cultures. Et Drieu, le saint du Nord, s'est trop penché à la lucarne du purgatoire...



Dans «Aspects du Mythe», Mircéa Eliade signale l'importance, pour toutes les sociétés, du retour aux origines. Ainsi, la Réforme inaugure un retour à la Bible, et la Révolution française se donne comme modèles les romains. La pièce de Drieu La Rochelle, «Charlotte Corday» (2) illustre cette nostalgie des origines : Charlotte cherche des héros sur le modèle desquels calquer sa conduite. Par le truchement de Corneille, elle les trouve du côté des Brutus, Cinna, Polyeucte. Saint-Just fait de même, désireux, avec tous les hommes de la Révolution, de forger un monde nouveau... mais en restaurant des vertus gréco-romaines magnifiées.

L'un et l'autre repoussent, pour sa médiocrité, le monde-qui-va-de-soi («Quelle serait notre vie si nous ne l'avions pas bouleversé, ce monde ? Vous senez quoi ? nonne. Et moi, clerc de notaire»), rompent avec leurs géniteurs non pour leur pauvreté mais pour leur embourgeoisement ou leur lâcheté. Ce faisant, ils révèlent la loi de décadence frappant races, individus et institutions.

Charlotte : «C'est mon grand-père Corneille qui me parle par mon âme. Vivait-il donc dans un temps plus fort ? Qu'est devenue la France, la noblesse de la France ? Ah ! mes héros, je ne puis penser qu'à vous, car les vivants me déçoivent à mort» (Acte II). Bougon-Langrais prouve à Charlotte qu'il n'y a plus de chevaliers mais seulement des soupriants, et le marseillais Barbaroux dégoûte par son inaction la jeune norman-

Jean Lansard, maître-assistant dans une université méridionale, nous a donné — une grand'mère écossaise n'est sans doute pas étrangère à la sympathie qu'il porte à ARTUS — une étude établie à partir d'une note de la savante thèse qu'il a soutenue en Sorbonne en 1979 : «La création littéraire chez Pierre Drieu La Rochelle à travers son oeuvre théâtrale». (Ci-dessus : affiche de Ferracci pour le film de Pierre Granier-Deferre «Une femme à sa fenêtre», avec Romy Schneider.)

de aux yeux de qui il accuse une dégénérescence latine qui lui fait horreur (surtout par rapport à ses héroïques modèles antiques).

un régionalisme partial

Mépris du Midi que Drieu, en bon normand, partageait – et qui contribuera puissamment à ancrer en lui un *nordisme* qui l'entraînera aux errements de la collaboration. Dans «Alliances spirituelles et politiques» (3) il protestera contre la survalorisation des affinités latines de la France et contre les défenseurs des accointances méditerranéennes – qui ont étouffé au cours des siècles les voix du Nord et de l'Ouest. Manifestement, les descendants des légionnaires romains n'étaient plus à ses yeux que des buveurs d'anisette, des hâbleurs et des paresseux. En juin 44, il redira son mépris pour le Midi : «J'ai toujours préféré les anglais, américains aux allemands, aux français; horreur du marseillais» (J.). Dans la lettre d'adieu à son frère (10-08-44) il écrira «Je n'étais nullement germanophile, mais il s'est trouvé que l'Allemagne a représenté tant bien que mal (...) une partie de ces choses auxquelles je tiens et que représentaient autrefois une certaine France nordique, normande, gauloise ou franque dont nous sommes (...) J'étais au fond au-delà de ma nation, des nations (...) J'aurais mieux aimé être anglais ou allemand ou russe : enfin, du Nord. La France est trop mélangée de Midi pour nous».

Entre-temps, il aura reproché au Méridional Maurras de n'avoir jamais compris le génie du Nord de la France, de la civilisation franque, de l'Allemagne. Début octobre 39, Drieu lui adresse une «lettre» où, au nom d'une remontée vers «une conception plus primitive de la vie: conception de la tragédie, de l'épopée» (où le bien et le mal s'enroulent l'un sur l'autre) – il lui reproche de ne pas saisir que l'Allemagne est en Europe un mal nécessaire, le «mouvement incitateur» où pourra se retremper l'Occident. Dès le 16 octobre, Drieu cristallise sur Maurras le mépris d'un Midi sans véritable grandeur: «Comment pourrais-je m'entendre avec ce provençal, ce quasi-marseillais?» (J.). Le 17, il ramène sa politique anti-allemande à un complexe: «Dans l'hostilité de Maurras à l'Allemagne, il y a beaucoup du fait qu'il est, dit-on, une sorte de métèque, descendant de Grecs. En tout cas, un marseillais peut se sentir en permanence méprisé par les nordiques.»

Le 16 mai 40, devant les succès allemands, Drieu note: «Hitler dégagera sans doute la France du Nord, et dans cette France, les éléments nordiques: Flandre, Picardie, Artois, Ardennes, Est, Normandie, Bretagne (sic). Le reste ira aux italiens et aux espagnols. À moins qu'il ne les repousse du pied» (J.). Dès le 19 juin, il a adhéré à un partage radical qui a pris figure d'ablation d'une tumeur. Il trace un tableau à deux volets: «Provinces franques de France: Alsace, Lorraine, Champagne, Normandie, Brabant, Hainaut, Artois, Picardie, Valois, Ile de France, Bourgogne. Provinces exclues: Bretagne (sic), Niçois, Corse, Cerdagne, Pays Basque» (J.). Entre ces deux dates, le triomphe allemand s'est confirmé et, le 10 juin, (preuve a contrario de la bassesse du midi en la personne de Mussolini, César de carnaval) l'Italie a trahissement volé au secours de la victoire et a déclaré la guerre à sa «sœur latine»! Ce jour-là, Drieu note son amertume dans son «Journal», assuré dans sa conviction d'un Midi pourri dont la «Vraie France» n'aurait qu'à se louer d'être séparée: «Le mieux pour la France serait qu'on la divise en zones: la zone du Nord, où l'élément nordique de Normandie, Picardie, Artois, Ardennes, serait nettement dégagé et ressaisi / la zone de la Seine, de la Loire englobant peut-être le Massif Central / les zones de l'Ouest, Bretagne d'une part, et d'autre part Anjou, Vendée / les zones d'Aquitaine et de Provence».

Drieu s'en prendra à Maurras encore dans «Eternelle Germanie» (4) pour lui signifier que la France aurait bientôt à se mesurer à la fureur belliqueuse de l'homme-doup germanique (...) qu'elle s'était flattée peut-être un peu vite d'apprivoiser, dans «Nouvelle Mesure de la France» (4), il lui reprochera d'avoir toujours voilé, en son «génie marseillais», l'origine germanico-franque des capétiens; dans «Le sens des contraires» (5) d'avoir contribué à endormir les français. En note, le normand peut régler son compte, ironiquement, au provençal: «Et puis, niant le Génie du Nord, en niant à la fois le génie de l'Allemagne et le génie de l'Angleterre, vous mettiez dans une gêne et une paralysie fâcheuses ceux

d'entre nous qui étaient français de plus haut que la Loire, participant de ce Génie du Nord. Nous craignons souvent que votre régionalisme ne fût partial.»

l'histoire rapproche

Le souci de mettre fin à la division des français devait être chez Drieu plus fort que son mépris du Midi. Quand il écrit, en 1942, son grand article «France, Angleterre, Allemagne» (5), il dit certes que le meilleur de la culture française est chez des écrivains (Michelet, Quinet, Hugo, Barbey, Gobineau, Villiers, Péguy, Claudel) qui ont compris le nordisme, que s'il est une France qui «n'a rien à envier à l'Allemagne et à l'Angleterre comme expression du génie septentrional de l'Europe», c'est celle des chansons de geste et des cathédrales, des capétiens, des féodaux et des communes, de la Révolution jacobine, du Romantisme et du Symbolisme: tout ce qu'il déclare avec hauteur être «autre chose que méditerranéen».

Mais il ne veut pas, dans son désir de permettre à la France vaincue de jouer sa partie face à l'Allemagne, la présenter déchirée comme par le passé: «Ce que je dis là n'est pas pour opposer deux France l'une à l'autre, une France du nord de la Loire à une France du sud de la Loire». Aussi, s'appuyant sur les ouvrages récents de Georges Dumézil (6) montre-t-il que les Celtes ont essaimé au sud de la Loire, que l'Italie du nord était celtique, que les romains étaient indo-européens. Sa conclusion réconforte: «Nous n'avons pas à craindre, en dernière analyse, une dissociation dans notre vision du passé de la France totale. Un peu d'histoire divise les français et aussi divise les européens, beaucoup d'histoire rapproche les uns et les autres entre eux».

Il n'en demeure pas moins que c'est sur ses éléments celtiques et germaniques que le Midi peut être récupéré. Et quand Drieu rêve d'une Europe «volksische» ou la France-totale s'intégrerait harmonieusement, on mesure la dimension de ses illusions si l'on sait que le Chancelier d'Allemagne non seulement méprisait les latins (y compris l'allié italien), mais envisageait le dépeçage de la France pour reconstituer notamment un Etat de Bourgogne, et projetait de faire de la Côte d'Azur le bordel de ses troupes...

(maso) schisme

Les normands eux-mêmes n'étaient pas, pour Drieu, épargnés par la Décadence. Quand Charlotte songeait à ses ancêtres qui «avaient le sang des vikings dans les veines», à ce premier Corday, «compagnon de Guillaume le Bâtard, de Guillaume le Conquérant», puis quand elle cherchait dans sa famille leur noble descendance, le cœur lui manquait de se voir entourée d'une «Normandie abêtie». De son côté, Drieu avait vu, au début de la Grande Guerre, une race, sa race, porteurs des stigmates du déclin quand, le 14 juillet 1914, il avait dû défilé «au milieu d'un tas de paysans alcooliques et souffreteux» (7); quand, venu de Normandie et de Bretagne, avait déferlé dans sa chambre tout «un monde rustique (allongé) sa viande soûle» (8), lui-même «veau marqué entre dix millions de veaux et de boufs» (9). De cette race exténuée, Drieu ne se détacha pas si facilement qu'il a pu l'écrire. Non seulement, comme en 14, comme en 36, il cède encore en 40 à l'attrait du compagnonnage (10) au refus d'être un intellectuel dans sa tour d'ivoire (11) mais encore il éprouve, par *solidarité de décadence*, le besoin de lover sa faiblesse individuelle dans la faiblesse nationale «je portais dans mon ventre leur pourriture» (J., 16.05.40), pour reconstituer une sorte d'unité négative où le sacrifice de soi se mêle au mépris, et où le masochisme trouve à s'assouvir dans l'acceptation du rôle de *bouc émissaire*.

Charlotte, en prenant tout sur elle, attestait sans doute le courage que les femmes peuvent avoir quand les hommes font défaut mais, à son insu, elle attestait plus encore que le temps des héros cornéliens était révolu. Le sens de son crime, son supplice même, c'était au fond Corneille guillotiné: une virilité masculine tranchée net.

Progressivement, Drieu dénature la filiation normande qui le relie au nordisme, du sang breton (par sa mère) s'ajoute-t-il au sang

Le résumé de la thèse de Jean Lanskard vient de paraître dans «L'Information littéraire» (1980, 3) sous le titre «Drieu La Rochelle ou la passion de l'unité». «L'Information littéraire», qui connaît une seconde jeunesse, publie aussi le résumé de la thèse de Jacqueline Champeaux (professeur à Rennes): «Fortuna. Recherches sur le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain des origines à la mort de César». L'Information littéraire. Editions des Belles-Lettres, 95, boulevard Raspail, 75006 Paris.



«Et puis cela a tourné. Le mouvement formidable a tourné (...) le vent tourne sur la mer, ô fille de Vikings» (C.C., acte II). Pour ce drame du «mythe nordique» – charnellement et spirituellement vécu par Drieu comme une distance tragique entre la grandeur viking des origines et la déchéance des descendants – on se reportera à l'étude de Jean Mabire «Réflexions sur un coutançais méconnu: Pierre Drieu La Rochelle. Dans son étude précise et documentée, Jean Mabire a bien montré les liens qui unissaient Drieu à la Normandie, et il voit dans cette fidélité une des clés capitales pour la compréhension de cette «hauteaine citadelle» qu'est son oeuvre.

normand ? loin d'arranger les choses, c'est un tarissement qui s'ajoute à un tarissement : « J'ai aussi du sang breton. Très dangereux. La mélancolie devient une abominable ivrognerie. Si l'on n'est pas chevalier de la Table Ronde ou corsaire, on commence de mélanger l'analyse et le lyrisme de la façon la plus perfide. Témoins Chateaubriand et Renan. Sans oublier Abélard » (10). Le patronage d'Abélard est suffisamment éloquent : Drieu n'avoue sa filiation bretonne que parce qu'elle le confirme historiquement dans l'angoisse d'une puissance perdue. Dans « Gilles » (12), Gilles peut bien dire que c'est bon de « faire l'amour » avec sa race, le vieux Carentan lui montre que la race noroise est définitivement noyée dans la France anonyme, rongée en sa moëlle par la « syphilis du malheur » : une avarice matérielle et morale, une raréfaction de puissance vitale. Si bien que — pour dire l'accord d'une province déchue avec la débâcle de tout un peuple — Drieu anticipe sur les événements de 40 et peint les paysans normands sous les traits d'une Vieille-Garde à l'agonie (13).

notes

- (1) Eva Stern: « D.H. Lawrence and Drieu: a cry against decadence ». Indiana University, 1973. Et Julien Hervier: « Deux individus contre l'histoire: Drieu La Rochelle, Ernst Jünger, Klimcksiek », 1978.
- (2) Pièce en 3 actes et 7 tableaux, créée à Lyon le 20-01-1942, publiée chez Gallimard en 1944.
- (3) In « Europe Nouvelle », 1-06-1945.
- (4) Repris dans « Chronique politiques », Gallimard 1943.
- (5) Repris dans « Le français d'Europe », Balzac 1944.
- (6) « Horace et les Curiaces », « Servius et la Fortune », « Tarpéïa », Gallimard 1942, 1943, 1947. Ainsi que « L'héritage indo-européen à Rome », Gallimard 1949.
- (7) In « Mesure de la France », Grasset, 1922. Réédition augmentée, Grasset 1964.
- (8) « Paris part pour la guerre » in « Annales politiques et littéraires », 3-08-1934, n. 2507.
- (9) « La comédie de Charlema », Gallimard 1934. Réédition au Livre de Poche n. 2737.
- (10) Fragments de « Mémoires 1940-1941 » (inédit).
- (11) Cf « Récit secret » suivi de « Journal (1944-1945) », Gallimard 1961.
- (12) « Gilles », NRF 1939. Édition définitive avec préface inédite 1942. Réédition « Folio ».
- (13) Cf « Mort des villages » in « L'émancipation nationale », 9-12-1938, n. 128.
- (14) « Aspects du Mythe », Idées Gallimard n. 32.
- (15) Ce qui eût été en harmonie avec l'anglomanie de Drieu si souvent reconnue par lui-même.
- (16) « Plaintes contre inconnues », Chateaubriand, 1951 (édition retirée de la vente).
- (17) « Notes pour comprendre le siècle », Gallimard 1941.
- (18) Pièce de 1934, publiée conjointement avec « Charlotte Corday ».

nostalgie mythohistorique

Il nous semble important de voir que la Normandie — à laquelle Drieu s'identifie jusque dans ce qu'il diagnostique comme la cause de sa dégénérescence : un goût avaricieux de soi-même — lui permettra de nourrir un mythe d'origine (cf. Eliade). Le nordisme va ainsi représenter très tôt pour Drieu (dès « Etat-Civil », 1921) ce que M. Eliade dit de l'aryanisme pour les allemands : horreur de la déchéance, refus de la décadence et, positivement, remontée vers l'ancêtre primordial, le héros noble, « le modèle exemplaire à imiter pour récupérer la « pureté » raciale, la force physique, la noblesse, la morale héroïque des commencements glorieux et créateurs » (14). De fait, quand la défaite de 40 viendra confirmer la décadence française dénoncée par Carentan à Gilles, Drieu glissera dangereusement du nordisme viking (qui, dans le sillage des northmen ou de Guillaume le Conquérant, l'entraîna plutôt du côté de l'Angleterre (15)) au nordisme germanique. On suit ce glissement dans « Plaintes contre inconnues » (16) au fil des « Poèmes de la Loi » et des « Poèmes de la Roque », qui disent la stérilité physique et spirituelle de Drieu et de son pays face à la vigueur du Taureau germanique emportant Europe sur son dos.

Par la suite, ses lectures historiques permettront à Drieu de nuancer l'assimilation : en les coiffant du même chapeau nordique (17), il mettra à égalité éléments celtiques et germaniques. Et Drieu se dira alors plus celte que german : « J'aimais l'âme anglo-saxonne dans son côté d'idéalisme et d'humour, d'imagination féerique et comique — tout ce qui est sans doute plutôt celte (...) Au fond, je suis peut-être plutôt celte que german. Scandinave et celte, voilà qui est plus près de moi que le german slavisé » (J., 25-1-42).

Mais peu importent les nuances. Ce nordisme nous retient pour sa valeur mythologique. Or si Drieu dans « France, Angleterre, Allemagne » est amené (comme il l'avait déjà fait dans « Notes pour comprendre le siècle ») à privilégier la France du Moyen Age comme moment où le génie nordique s'est manifesté en son « plus pur éclat (...) à son second stade, après son stade de culture païenne » (5), nous pensons que ce n'est pas tellement en se fondant sur des preuves historiques (chez lui assez floues) mais parce qu'il sent d'instinct, dans le Moyen Age, un souci mythologique — de syncrétisme et de resourcement — correspondant au sien. Selon Eliade, un sursaut de la pensée mythique s'opère alors : « la Chevalerie, les métiers, les clercs, la paysannerie, adoptent un « mythe d'origine » de leur condition ou de leur vocation, et s'efforcent d'imiter un modèle exemplaire » (14). On voit les chevaliers tenter de rivaliser avec Lancelot ou Perceval tandis que le « cycle arthurien et le thème du Graal intègrent, sous un vernis chrétien, nombre de croyances celtiques » (14). Les trouvères élaborent, en mêlant éléments païens et chrétiens, toute une mythologie de la Femme et de l'Amour. Des mythes eschatologiques, millénaristes, se font jour dans les Croisades, etc.

Or on voit, dans « Le Chef » (18), Drieu présenter le compagnonnage de Jean avec ses fidèles comme une véritable croisade. Quand il montre Jean annoncer qu'il va fonder l'Europe et les continents en un seul bloc (L.C., acte II), Saint-Just envisager de faire du monde une seule terre de Liberté (C.C.), quand il annonce dans ses articles (et son « Journal ») un Guide providentiel qui va socialiser et fédérer l'Europe, Drieu est-il si

loin de ce Chancelier impérial (cité par Eliade) qui présentait son maître, l'Empereur Frédéric II comme un sauveur cosmique, un *cosmocrator* destiné à faire régner la paix dans le monde, doté du pouvoir alchimique de fondre ensemble les éléments et de réconcilier tous les contraires ? Et faut-il s'étonner quand Drieu écrit : « Au fond, je déteste toutes les classes, tout ce qui caractérise par sa classe. Je n'aime que les aventuriers, les chevaliers ; j'en ai peu rencontrés. C'est pourquoi j'aurais aimé un socialisme à fond de noblesse militaire (...) Fasse le ciel que les allemands deviennent communistes à temps pour sauver quelque chose de cet idéal nordique, si défiguré déjà chez eux » (J. 25-04-43).

Jean LANSARD

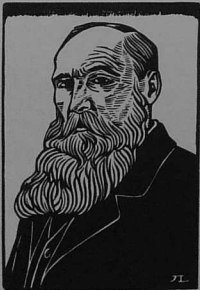
normalisation culturelle



Congédié par « mesure de droit divin (...) sans qu'aucune discussion préalable ne soit intervenue », René Terrasson est amer. Et le fait savoir. Mais si un étouardi lui prête du « désespoir », le metteur en scène s'insurge : « J'ignore ce terme qui représente pour moi la forme romantique de la faiblesse d'esprit ; mais je connais la désespérance à voir l'irraison l'emporter ».

Représentation de « Roi Lear » de Reinmann d'après Shakespeare au festival de Munich en 1978. Recherche scénique et force d'expression dramatique...

René Terrasson, directeur général de l'Opéra de Nantes, quitte les bords de la Loire pour Strasbourg, où il va présider aux destinées de l'Opéra du Rhin. Une heureuse marginalité explique le tempérament et la démarche de ce franco-provençal, de cet ardéchois au cœur fidèle à ses plus lointains amours (en particulier son attachement aux «marches»: Bourgogne, Lorraine, Alsace, Belgique, Normandie, Bretagne et bien sûr sa Provence). Cet élève de Copeau a tenté d'appliquer à Nantes des méthodes «germaniques»: *Orion* et *Tartuffe* ont eu raison du méridional. A cet artiste complet (artiste lyrique, il a aussi interprété *Roberto*) ARTUS a rendu visite.



Jean-Guy Ropartz obtint son bâton de Maréchal à la direction du Conservatoire de Strasbourg. Auparavant, il était passé par Nancy. Terrasson, qui a suivi le même itinéraire, doit souscrire sans difficulté à ce jugement du Maître breton: «Un bon directeur, mieux qu'un fonctionnaire zélé, est un véritable prêtre de la musique. Il doit la servir à sa table de travail et dans le monde plus qu'à son bureau». (in E. Djemil, «J.G. Ropartz», Vilare, 1967).

Le ton est donné. Rencontrer Terrasson ? Plaisir rare de se trouver devant un élégant professionnel, voué à une passion dévorante: la défense et la promotion de l'Art Lyrique. Professionnalisme, exigence, sérieux, qualité, perfection, service, savoir/connaissance, création, culture: autant de mots, non-muettes, qui émaillent la conversation de cet authentique artiste-artisan, direct dans ses propos et ferme dans ses convictions.

éphémérides nantaises

1973. L'Opéra de Nantes (qui gîte au théâtre Graslin) se meurt de langueurs dix-neuvièmardes. Il ne parvient pas à renouveler un répertoire respectable mais chenu et, à longueur de saisons, programme les sempiternelles «Lakmé» ou «Grande Duchesse de Gerolstein», «Ciboulette» et «Valse de Vienne». Les installations prennent de l'âge. Le répertoire des ridés, et le dernier carré des amis de l'art lyrique devient de plus en plus réactionnaire au fil de ses rangs clairsemés.

C'est pour ressusciter cet Opéra que des hommes de culture. MM Roy et Chiffolleau, invitent ce Terrasson - auréolé d'une étiquette de metteur en scène novateur, doublé d'un gestionnaire avisé. L'entreprise est quasi désespérée, elle plaît à l'enchantement.

Pas question de dresser le bilan du septennat (1973-1980). Simplement, Graslin a connu une fréquentation fortement ascendante (1973: un spectacle était joué deux fois, devant une assistance moyenne de 360 personnes; 1980: 6 ou 7 séances devant des salles de 710 spectateurs). On relèvera surtout la notoriété certaine que l'Opéra doit à son Directeur... et Metteur en scène (puisque l'exclusif et infatigable Patron cumulait les deux fonctions). Succès d'estime, succès populaires ont alterné, mais il est sûr que l'on n'oubliera pas certaines réussites, en particulier «Pelléas et Mélisande», «Les Noces de Figaro» et «Carmen». Des tartes à la crème ? Voire: les primes du Ministère de la Culture (qui ne jette pas l'argent pas les fenêtres) se justifient par des adaptations extrêmement brillantes et nouvelles.

De toujours, Terrasson a estimé «qu'une grande politique» ne pouvait payer qu'en y mettant le prix: pour obtenir d'être reconnu en France, il faut soutenir une activité d'envergure internationale. L'art français n'a rien à gagner à se réfugier furtivement dans le conformisme, voire dans le patronage paroissial, misérabiliste et semi-amateur; il gagnera en classe que s'il en prend les moyens (au prix également d'un travail acharné, et d'animateurs compétents).

Sans vanité, mais avec un légitime orgueil, Terrasson présente un bilan largement positif. «Vous représentez un phénomène», lui avait confié Rolf Libermann - l'ex-patron de l'Opéra de Paris - considérant et les moyens dérisoires... et les résultats atteints (qui ont valu à Terrasson de produire des spectacles à Athènes, Monte-Carlo, etc). Avec ce budget, un autre aurait fait du «petit-libermannisme»: lui a fait du Terrasson!

Ses mérites et succès reconnus n'ont pas épargné à René Terrasson d'être limogé, victime de la sénile croisade des longues figures que sa personnalité envahissante empêchait de somnoler. La normalisation déclinée, le rouleau compresseur a passé. Terrasson, qui n'a pas apprécié la manière, a la dent dure: «J'estime avoir fait une expérience de culture populaire, comme Vilar. Et ce n'est pas un hasard si nous avons eu la même base, mon maître Jacques Copeau. J'ai cherché à être novateur et audacieux tout en évitant la poudre aux yeux (...). En France, on assiste, et c'est regrettable, à un NIVELLEMENT PAR LE BAS. On en arrive à un côté «reader's digest» de la culture sous les voiles du pédantisme, d'une cuistrerie sans nom (...). Nous arrivons à une ère de sous-culture; nous sommes menés par des petits politiciards et des procéduriers sans éducation, sans souci de la vie de l'esprit».

Que le contrat liant Terrasson à Nantes ait été dénoncé n'aura pas été désastreux pour lui: revanche aux couleurs de consécration, le voilà, après Lombard, Directeur de l'Opéra du Rhin à Strasbourg, où il va disposer de pouvoirs plus étendus, d'un budget de création trois fois et demi supérieur à celui de Nantes, et surtout il peut compter sur l'amitié et l'intelligence de l'adjoint à la culture Germain Muller, chanteur du dialecte alsacien. Terrasson, en outre, retrouve non sans émotion des terres chères à son cœur: il nous a rappelé tout ce que sa carrière doit à «l'application de ces ethnies»: méthode, sérieux, et prédisposition aux arts lyriques. En foi

de quoi, il nous a expliqué avoir réussi à Nantes parce qu'il y a délibérément mis en oeuvre les bonnes leçons reçues des gens des marches germaniques.

Sa sensibilisation aux terres de marche prédisposait paradoxalement Terrasson à se muer en fervent défenseur de l'opéra et du théâtre de langue et de tradition françaises, à la condition nécessaire de ne pas gommer les particularismes. Au fond, tout ce qui présente un caractère d'enracinement dans une culture, un terroir, une mentalité trouve chez lui une oreille attentive. Cette marginalité cultivée (dans tous les sens) éclaire Terrasson (à contre-courant des modes et du laisser-aller) et sa folle croisade en faveur de l'opéra français. «Nous vivons dans un curieux pays», constate-t-il au vu du désintérêt des français, et de leurs édiles, pour leur patrimoine, devant leur engouement pour la pacotille «made in...».

Point de nationalisme chauvin, mais un parti-pris. Présenter des oeuvres françaises (ou adaptées en français) servies par des metteurs en scène et des artistes français, relève de la volonté de rappeler que tout ce qui se fait en France n'est pas forcément mineur ou emprunté. Un temps fut où le breton ne jurait que par Paris, voici que le parisien ne jure plus que par Hollywood ou Broadway.

courte vue politicienne

Au-delà des aigreurs qu'engendre chez les gens plats la réussite (d'où un «climat parathéâtral guère heureux», caractérisé par les mégotages et censures kafkaïennes, au-delà de l'envie de remplacer un animateur hors pair par quiconque aurait moins de personnalité, au-delà d'une ubuesque guéguerre de gros sous, il y a la question fondamentale du coût de la culture. Calculer court, c'est prétendre qu'investir l'argent public en parcmètres et en bulletins de propagande municipale est plus important que la notoriété qui retombe sur une cité où les arts s'épanouissent librement, encouragés par des édiles affranchis de frénésie démagogique et de didactisme bétifiant.

Et c'est là que le débat prend une autre direction: entre la gestion politicienne qui est à court terme, et la création artistique qui doit être hors des contingences du temps et de l'argent, peut-il y avoir entente? L'exemple de Nantes offre une réponse calamiteuse (compensée, dieux merci, par l'exemple d'autres villes bretonnes, Rennes notamment).

Alors, l'Opéra de Nantes a-t-il quelque intérêt à dépendre de l'arbitraire municipale? La réponse est NON. Pour une bibliothèque, un musée ou un théâtre, nous faisons la même réponse. Si l'on veut que la province n'abdique pas totalement devant Paris, donnons des moyens à nos organismes culturels: que Nantes-ville subventionne, qu'elle ait son mot à dire, bien sûr, mais qu'il en aille de même pour l'Etat (qui subventionne plus qu'on ne l'avoue), et prions les pères conscrits du Conseil Général et du Conseil Régional de verser au bassin: il est en effet SCANDALEUX que ces deux institutions, peuplées de «responsables», gommant toutes préoccupations d'ordre artistique... ce qu'elles sont les seules en France à faire. A bon entendeur...

D'entrée de conversation, René Terrasson avait tenu à nous dire combien, à la lecture d'ARTUS, il s'était senti mortifié d'avoir oublié dans ses programmations nos compatriotes Aubert, Le Flem, Ropartz, Ladmirault (authentiques talents qu'il connaissait et appréciait justement) - ce qu'ARTUS dans son numéro 2 lui avait reproché.

ARTUS est trop sage pour endurer les flatteurs, et Terrasson assez grand pour se passer de notre approbation: nous parions donc pour sa sincérité... et sa sagacité prise en défaut. A notre suggestion, il ne refusa pas d'envisager de monter un jour, à Strasbourg, quelque compositeur breton: il a les hommes, le budget et la liberté. Un programme se fixe très longtemps à l'avance: que René Terrasson y songe. Et nous, révois... que ce spectacle pourra intéresser Rennes et Nantes, et qu'elles inviteront Strasbourg à produire nos artistes.

Jean-Louis PRESSENSE

des sous, des sous

Dans l'affaire Terrasson, la municipalité a omis de préciser que le budget de fonctionnement (qui englobe l'enveloppe «créations») s'élevait à 2 120 000 ff en 1978, contre 7 280 000 à Strasbourg; les dépenses de personnel à 11 650 000, contre 28 650 000 à Marseille; les subventions de l'Etat à 1 315 000 contre 200 000 pour Lille. L'excédent à la charge de la ville était de 11 850 000 ff pour Nantes... et de 24 630 000 pour Toulouse, où personne n'entend assassiner l'art lyrique.



yukio mishima

la geste du samourai



Le 25 novembre 1970, le grand écrivain Yukio Mishima, à la tête de ses disciples de la secte du Bouclier, donnait symboliquement l'assaut au Q.G. des Forces d'Autodéfense de Tokyo, puis se suicidait en pratiquant le seppuku (hara-kiri) selon le plus strict rituel. Mishima donnait un sens précis à son acte, longuement mûri : résistance à l'acculturation du Japon, et rébellion envers des gouvernants corrompus par l'Occident. Le sacrifice de Mishima signifiait son refus du péremptoire «économique d'abord» contemporain, sa protestation éminente contre la perte d'âme collective, lot des sociétés marchandes occidentales.

Yukio Mishima rappelait à ses compatriotes que les valeurs traditionnelles étaient gravement menacées, et il conviait les «fils du Japon éternel» à s'extraire de la torpeur des lendemains de défaite. L'abdication des armes en 1945 entraîna celle des coeurs, passifs devant l'arrogance yankee. Mishima déniait aux américains le droit d'imposer une civilisation étrangère, qu'il jugeait barbare, à un pays de haute culture. Il condamnait le génocide mental et culturel perpétré par les nord-américains avec la complicité de la clique bourgeoise au pouvoir à Tokyo.

Pour le dixième anniversaire du seppuku, Gallimard a sorti deux Mishima, et une étude d'Ivan Morris, ami de ce dernier. «Neige de printemps» et «Chevaux échappés» sont les 2 premiers tomes d'une tétralogie, «La mer de la fertilité», véritable testament spirituel de l'auteur. Mishima s'est immolé après avoir achevé le dernier volume, estimant que, «ayant dit tout ce qu'il avait à dire, il pouvait mourir». Ces deux oeuvres ont pour cadre le Japon d'avant-guerre, dominé par les castes capitalistes occidentalisées, oublieuses des valeurs ancestrales. «Neige de printemps» a pour thème l'amour impossible de deux jeunes gens de la haute société; «Chevaux échappés», la fidélité à l'Idéal, et l'obsession de la pureté chez un adolescent qui s'est juré d'assassiner ces capitalistes qui pervertissent l'âme nationale. Isao, le héros, fuit par se faire seppuku face au soleil levant, devant la mer, après avoir poignardé un seigneur de la finance.

Le livre d'Ivan Morris, «La noblesse de l'échec», est indispensable pour comprendre la psyché nipponne. Il évoque, à travers une quinzaine de héros populaires, la tradition héroïque-tragique qui, même si elle ne fut vécue que par les Samourai, a profondément marqué l'esprit et le comportement nippons pendant 10 siècles. L'auteur insiste sur l'épopée de ces Kamikazé qui étonnèrent tant le monde moderne. Il restitue l'idéologie kamikazé, en filiation de l'esprit samurai, et réfute bien des idées reçues : les Kamikazé ne croyaient pas à la réincarnation, ils n'étaient ni fanatiques (aucun passé politique en règle générale) ni ignorants (étudiants pour la plupart), par surcroît ils étaient athées. C'est donc bien par attitude éthique qu'ils allèrent au-devant de leur mort. Leur Geste s'insère dans une véritable Tradition guerrière, marquée par un infaillible culte de l'honneur, l'exaltation d'une vie martiale, la fidélité aux engagements, la bravoure physique et morale, le sens du sacrifice et, s'il le faut, le «savoir-mourir».

Yukio Mishima a voulu vivre conformément aux exigences d'une telle éthique. Qu'on se souvienne de sa protestation contre le nivellement des hommes et des cultures par la barbarie à visage pâle. Il souhaitait puiser à la Tradition ancestrale les bases d'une culture tragique renouvelée. Retenons sa leçon. Dans notre patrimoine européen se trouvent les germes de notre devenir.

Bruno GUILLARD

les livres

Y. Mishima. «Neige de printemps» et «Chevaux échappés». N.R.F. 1980. Trad. Kenec'hdu.
I. Morris. «La noblesse de l'échec. Héros tragiques de l'histoire du Japon». N.R.F. 1980.



jacques beltrand

Est-ce faire l'éloge de Jacques Beltrand que de lui rendre justice ? Une position très officielle n'ayant jamais altéré en lui les élans généreux, cet admirable graveur sur bois, tout au long de sa fort longue existence (il vécut jusqu'à 104 ans) fut la providence de ses jeunes collègues. Il n'est pas si fréquent que les aînés plus ou moins illustres se rappellent qu'ils eurent jadis l'âge des cadets qui viennent à eux avec une confiance parfois cruellement déçue — il ne paraît bon de souligner la constante attitude de Jacques Beltrand à l'égard de ceux qui avaient encore à gravir tous les échelons d'une carrière qu'ils ne faisaient qu'aborder. Il est toujours plaisant de pouvoir estimer avec tendresse ceux que l'on admire; cette pleine joie me fut accordée, Jacques Beltrand m'ayant inspiré jusqu'à sa mort autant d'affection que de respect, l'homme et l'artiste étant chez lui d'un égal niveau très supérieur.

On ne saurait posséder plus étourdissante maîtrise de son art que ce graveur hors pair qu'aucune difficulté technique n'était à même d'arrêter dans ses prodigieuses réalisations; qu'il transposât ses propres oeuvres ou interprétât avec une stupéfiante et si louable fidélité celles de certains amis, tout particulièrement Maurice Denis et Segonzac dont il grava tant de dessins, lavés ou aquarellés. Artisan insurpassable en même temps qu'artiste très sensible, Jacques Beltrand parvint à faire vibrer les blocs de bois à l'égal des plus souples supports, si bien qu'il est souvent difficile d'admettre que l'on se trouve devant un «bois» quand on regarde une de ses épreuves, tellement il sut multiplier les ressources de ce matériau assez ingrat mais qui, en ses mains, paraît apte à toutes choses dans le domaine du graphisme.

Il est bien naturel qu'en une époque aussi portée aux tricheries et à l'ignorance, une oeuvre de cette savante probité n'occupe pas la place à laquelle elle a cependant droit. Alors, attendons que passent ces modes, fugaces et dérisoires mais adoptées par la plupart, l'infaillible recul du temps se chargeant de fixer pour chacun, et d'une façon définitive, la postérité qu'il mérite. Je n'ai pas la moindre inquiétude quant à celle du grand graveur que fut Jacques Beltrand, belle âme et artiste de premier ordre.

Michel Ciry

brière fidèle

«Nous avons cru sentir, toujours sous-jacente, la pensée celte. Formulation de l'Inconcevable et de l'Infini, où la création est continue». Ainsi s'exprime Fernand Guériff, chanteur de la Brière et du Pays guérandais, à propos des hommes de sa terre. Vaste étendue d'eaux et de fondrières, il jadis, ce marais fantasque longtemps marqua la frontière linguistique entre le breton et le français.

Epiderme insaisissable drapé d'une tunique végétale sans cesse parcourue des langoureux frissons nés de la caresse du souffle de la mer; corps endormi à demi immergé que les grouillements d'entités biologiques qui l'habitent ne sauront jamais tirer totalement de la torpeur; marais immense où le regard troublé de rêves peut enfin se poser sans qu'une matérialité vienne briser le lien qui mène au rivage où les dieux aux hommes se mêlent: Brière, jardin secret de la péninsule armoricaine perdue dans des brouillards irréels.

Ici, la roue des saisons a fait jaillir de la palette l'or, le feu, le songe. Chaque regard cadre un tableau dont le Génie de la Nature a fait un chef-d'œuvre d'innombrables harmonies. De cette vaste féerie, l'homme attendait des esprits non moins sumatéraux. Ne vous étonnez donc point de croiser en chemin une «bonne dame» ou un korrigan: la dernière apparition ne remonte-t-elle pas à 1972?

Le fantastique semis mégalithique de la Brière est une introuvable source de mythes. Fernand Guériff, emporté par son «délire romantique», ne cesse de s'interroger sur l'hypothétique message dont ces grandes stèles dentelées pourraient être porteuses. Les générations qui se sont succédées depuis les temps immémoriaux ont, elles aussi, été fascinées par ces énigmatiques pierres, bornes de cultes mystérieux. Les vénérables coutumes qui invitaient les briérons à danser autour de certaines de ces roches plongent leurs racines dans le plus lointain paganisme. Ce n'est qu'au XIX^{ème} siècle que le christianisme parvint à extirper ces irritants pratiques claniques, par l'intermédiaire du dévot curé de Saint-Lyphard. Là encore, la nouvelle alliance rompait la longue chaîne des rites ancestraux.

sacralités et symboles

De tous les récits merveilleux qui hantent le marais, il en est un cher à tout briéron. A son vocable singulier, l'oeil s'illumine: c'est la légende du «pimpenaud», cette gigantesque anguille qui creusa les canaux infinis sur lesquels vagabondent des bandes d'ois sauvages... Quoi d'étonnant alors si les dieux affectionnent ce pays! Car si la Brière envire l'esprit, elle sait envouter d'autres sens: il n'est pour cela que d'imaginer les cent accommodations du fabuleux poisson. Pêchées à la fouine vers la fin de l'été, à l'heure où le soleil renaît; au carrellet vers la Toussaint, pendant les nuits les plus noires; ou encore avec des «bosselles» (masses en vannerie), les anguilles sont habilement écorchées, rigoureusement préparées, savamment saisies. Quant aux plus charmues, les pimpenauds, elles méritent un traitement de faveur, et se savourent grillées dans leur peau, «sur un baiser de tourbe»...

En Brière, on ne sait plus très bien où s'échoue la réalité, où se lève le rêve; mais les singuliers récits qu'accueille cette étrange région ponctuent de jalons une partie de son histoire: «dans ce fatras, tout n'est pas à rejeter comme calembredaines et racontars. Le folklore, vaste fleuve, charrie des épaves de toutes sortes, de toute valeur. Des sacralités, des symboles se trouvent transmis, parfois inconsciemment, par ce véhicule, véritables trésors à découvrir, morceaux d'un puzzle à reconstituer».

Surtout, c'est l'expression de «l'âme collective». Cette âme, c'est celle des «Aoustins» qui, par un atavisme exacerbé, semble avoir traversé les siècles, doublement protégée par une gangue aquatique et une

endogamie persévérante. Au fil des temps, les paysans, les fisserands, les vanniers et les sabotiers reproduisirent, de père en fils, les mêmes gestes, les mêmes rites et les mêmes joies. Vivant en totale autarcie, ayant pour berceau les roseaux tendres et pour linceul un drap de tourbe, les hommes farouches du grand marais ne tentèrent guère de varier leur horizon déjà si éternellement vaste. Ils allèrent bien jusqu'aux bourgs voisins (et même à Nantes) pour y vendre la «motte à brûler», mais jamais ils ne renoncèrent au parfum de la demeure natale tapie parmi les hautes herbes. Vie âpre, féconde d'angoisses, mais «c'était le temps où l'on vivait sans mal, sans besoin, sans fin. Les habitants faisaient corps avec leur marais (...). La vie s'écoulait si lente, si lente, dans l'absolue solitude, dans le silence solennel des espaces infinis, que le temps s'estompait pour ces êtres taciturnes et sans âge, captifs de leur rêve indicible».

le sang des celtes

Aujourd'hui encore, la Brière demeure une enclave. Enclave géographique où les voies de communication ne se peuvent développer; enclave administrative où les droits coutumiers des briérons, remontant aux temps mérovingiens, régissent toujours l'utilisation du marais.



J. Guériff / Musée de la Pêche - Nantes

«La race farouche des Aoustins-Lucifer a vécu. La Brière d'aujourd'hui se veut accueillante». Après cette étonnante navigation, Fernand Guériff en revient à une réalité bien déboussolée. Il est vrai que, du sourire de ces hommes qui poussent leur chaland en parlant amoureuxment de leur «terre», émane une profonde affabilité. Cependant le sang vif des anciens celtes coule toujours en Brière. D'une susceptibilité épidermique, les gens d'ici portent l'honneur comme d'autres exhibent leurs richesses matérielles et, pour un mot, les perches s'agitent. Pour un manquement à la Coutume du marais, les abris de chasse (en roseaux) embrasent parfois la nuit. «Tout s'arrange ici entre deux coups de fusils! Même si la plume de F. Guériff outre sa pensée, ce clin d'oeil est bien révélateur d'une mentalité».

«Le briéron, sous sa rude écorce, est un être fier et digne». Aussi, au nom de cette dignité – qualité si rare – acceptons l'étrangeté et l'orgueil du briéron, sans vouloir en faire un miroir aux touristes. Dans une société saturée d'uniformités et de platitudes, que des hommes aient encore la force «naïve» d'afficher une authentique différence, et l'audace de considérer l'honneur comme une valeur cardinale, est une leur entamant les ténèbres.

Michel GUILLERY

«Le Marais de Grande Brière est la propriété indivise inaliénable des habitants des communes environnantes, membres de la Commission syndicale de la Grande Brière Mottière. Cette commission composée des représentants des 21 communes de Brière est chargée de la gestion de ce marais: niveau d'eau, pêche, chasse, élevage, tourbage, coupe du roseau, gardiennage, entretiens. Ce nécessaire éclairage accompagne la carte du «parc naturel régional de Brière», établie par l'I.G.N. (n. 308). La pochette «Sentiers du Parc Régional de Brière» à la Maison du Parc, 180, Fédrun. 44270 Saint-Joachim.

keltentum



Du 1er mai au 30 septembre, s'est tenue dans la vieille cité d'Hallein (près de Salzburg) une passionnante exposition consacrée aux «Celts en Europe centrale» (Die Kelten in Mitteleuropa. Kultur - Kunst - Wirtschaft).

Du casque d'Amfreville au chaudron de Gundestrup, des têtes de Roquepertuse au bracelet d'or de Reinheim, les plus belles pièces des musées d'Europe étaient rassemblées l'espace d'un été. Monnaies, armes, poteries, bijoux constituaient un ensemble d'une richesse et d'une variété encore jamais égalées.

Les objets exposés, humbles ou prestigieux, permettaient de mieux appréhender l'expression spécifique d'un monde artistique celte à la thématique profondément originale. On note ainsi une diction marquée pour l'ornement géométrique et l'emploi de lignes courbes, développées en traits ondulés, en friskell, en spirales (souvent doubles, enroulant courbe et contrecourbe). Art symbolique plutôt qu'abstrait, l'art celte anime les formes utiles. Ce n'est pas un hasard si les Celtes sont passés maîtres dans la gravure en métal, gravure discrète qui risque le moins de nuire aux lignes essentielles de l'objet. Pommeaux d'épées, fourreaux, fibules étaient inscrites de corail ou d'émail, traduisant une sensibilité chromatique étonnante.

Les monnaies, nombreuses à Hallein, nous livrent peut-être la caractéristique fondamentale de l'ornementation celtique : l'art celte, occupant l'espace par une composition qui atteste un sens décoratif aigu, et s'appuyant sur un thème précis, figuratif ou symbolique, allie librement rigueur et fantaisie.

Agréablement et intelligemment présentée dans le cadre d'un chateau baroque, l'exposition du Keltenmuseum d'Hallein aura eu le mérite d'actualiser et de synthétiser une composante essentielle de la protohistoire indoeuropéenne.

Philippe LE GRAND

Les amis d'Artus* s'abonnent...

Artus

bulletin d'abonnement

nom

prénom

adresse

code postal

s'abonne pour un an à Artus (quatre numéros) et joint un chèque.

abonnement ordinaire, 60 F.
abonnement de soutien, à partir de 100 F.
chèques à l'ordre d'Artus.

* ils sont de plus en plus nombreux.

Aidez-nous à faire connaître Artus !

Vos amis nous intéressent... Ils peuvent devenir les nôtres. Donnez-nous les noms et adresses des personnes que vous connaissez et qui sont susceptibles de s'abonner à Artus. Nous leur enverrons un spécimen.

nom

prénom

adresse

code postal

nom

prénom

adresse

code postal

nom

prénom

adresse

code postal

nom

prénom

adresse

code postal

nom

prénom

adresse

code postal

REBIS

Pour les esthètes turgescents, et pour tous ceux qui veulent égayer leurs longues soirées d'hiver, il existe une attrayante revue : «Rebis». Rebis, c'est le nom de l'androgyne complet et hermétique. Contre la pornographie et le puritanisme, «Rebis» entend explorer et redécouvrir l'arrière-monde de la sexualité, en parlant d'homme absolu et de femme ultime. En un mot, il s'agit de promouvoir une révolution sexuelle aux normes européennes, puisant ses racines dans la Tradition. On trouve des textes de Julius Evola, du confus Daniel Colonne, de nos amis Marco Tarchi et Georges Gondinet, et d'un certain Jacques André, distingué polygraphe nantais. Des «cours d'amour» aux sectes tantriques, de la guerre des sexes au féminisme de droite, de la dégénérescence du baiser au sexe comme instrument de mystère, tout ce que vous avez toujours voulu savoir... Il reste la qualité des recherches effectuées et le style des auteurs. Un document somme toute intéressant... dans sa spécialité.

Rebis. BP 141. 75263 Paris Cedex 06.



HERITAGE NOROIS

Pour fêter son dixième anniversaire, Heimdal, «la revue de la culture normande» dirigée par Georges Bernage, auteur-éditeur, nous offre un numéro d'été (31) dont le sommaire est attractif. «Surt, le feu de l'été», «Tolkien», «York à l'époque viking», «les feux de la saint-jean», ainsi que des contributions d'Henri Landemer et Marie-Claire Bernage. Jean Mabire consacre un papier bruyamment approuvé au «Dernier viking» de Patrick Grainville, tandis que Georges Bernage nous flatte avec «les celtes en Normandie, 1»... à suivre, comme cette intelligente revue, qui occupe vis-à-vis du monde norois une position très proche de celle d'ARTUS par rapport à la celtitude. Est-ce assez la recommander ?

Heimdal. Revue de l'héritage norois. B.P. 124. 14402. Bayeux Cedex.

LACAN M'ISOLE DE FORCE

«Joyce le Symptôme à entendre comme Jésus la caille : c'est son nom. Pouvait-on s'attendre à autre chose d'emmoi : je nomme. Que ça fasse jeune homme est une retombée d'où je ne veux retirer qu'une seule chose. C'est que nous 2 hommes. LOM : en français ça dit bien ce que ça veut dire. Il suffit de l'écrire phonétiquement : ça le faunétique (faun...), à sa mesure : l'eaubscène. Ecrivez ça eaub... pour rappeler que le beau n'est pas autre chose. Hisscroibeau à écrire comme l'essecabeau sans lequel hihanappat qui soit ding! d'nom d'hom. LOM se lomellise à qui mieux mieux. Mouille, lui dit-on, faut le faire :

car sans mouiller pas d'essecabeau». Vous l'avez pressenti, il s'agit de l'évangile selon Jacques Lacan-Gourou, ou plutôt des deux premiers versets de l'homélie inaugurale donnée par ce caramel mou au cours d'un symposium-massacre consacré à un irlandais qui n'en pouvait mais : James Joyce. Ce «symposium international» où cuistrierie et insignifiance faisaient bon ménage était organisé avec la complicité de l'Association «Patrimoine Historique et Artistique de la France» : c'est bien qu'on pense déjà à sauvegarder Lacan, dira-t-on, mais Joyce méritait mieux que ce volume édité en 1979 par le CNRS.

«Joyce et Paris. 1902... 1920-1940... 1975». Actes du Vème symposium international James Joyce. CNRS. 15 quai A. France. 75700 Paris.

BREIZH... ATO

Breizh, «magazine de la culture bretonne», a consacré sa couverture et l'article-majour de son numéro 259 (août/septembre) à l'homme solsticial, Xavier Grall (né il y a 50 étés, le 21 juin 1930). Thierry Glon donne un dense article illustré, «Xavier Grall, l'enfant du grand rêve armoricain». «Lecture» peut-être un peu trop intellectualiste - qui atténue la force poétique/prophétique du barde - mais qui témoigne d'une belle érudition. Espérons que Breizh, sous la houlette de son nouveau rédacteur en chef, Yves Cadoret, continuera à nous livrer des études de cet intérêt (le sujet s'y prêtait, il est vrai). Dans la même livraison, Franck Choquet se livre au survol de l'oeuvre d'un vannetais : «Alain Resnais et l'imaginaire celtique».

Breizh. Le Pradi. Trédion. 56250 Elven.

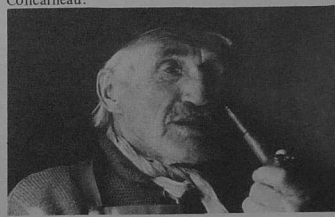


LA MARÉE ÉTAIT EN NOIR

Deux réalisations collectives pour célébrer la première demi-douzaine de pétroliers éventrés, en treize ans, sur nos rochers. Un numéro spécial du journal «Le Trégor» fait le bilan des conséquences de l'ultime escale du Tania, de ses retombées pour les hommes et leur environnement, mais quelle échelle de valeurs rendra compte de la disparition des 40 000 macareux, plongeurs, fous de bassan, etc... ? Pas de belles images, mais de pauvres pancartes brandies par des Bretons montés à la capitale pour crier leur colère à des responsables qui ne se sentent responsables de rien et qui ne veulent pas les entendre : c'est la vision dérisoire qu'ont fixée les photographes d'un groupe dont on attend avec impatience un travail plus probant - ce reportage-témoignage sur les îles bretonnes promis pour les mois à venir.

L'HERITAGE DE LA MER

Nous, les hommes, sommes à la fois conservateurs et transformateurs de nature. Notre première fonction, un moment oubliée, a engendré il y a une quinzaine d'années la floraison des associations de protection de l'environnement naturel. Avec bien des confusions, car la nature-en-soi n'est ni bonne ni mauvaise: nous lui fixons nos buts et nos critères, fruits de notre démarche culturelle. Et le déterminant de l'aventure humaine réside dans l'intervention créatrice sur le milieu. Conserver ce qui a été créé, voilà ce dont il s'agit avec l'année du patrimoine. Faire savoir que notre environnement maritime, à nous bretons — la mer, la côte, mais aussi toute une architecture de phares, de digues, de ports et de bateaux — a autant d'importance culturelle que Versailles ou la tour Eiffel, voilà le but de la Fédération régionale pour le patrimoine maritime. «Le patrimoine, c'est aussi, c'est surtout ce que nous laisserons à nos enfants: un littoral bétonné, désert dix mois par an, un peuple ballotté au rythme des marées touristiques et de la civilisation du Coca-Cola, une mer vide? Ou une côte bretonne active et belle...?» La Fédération vient d'éditer une plaquette intitulée «pour le patrimoine maritime de la Bretagne». La Fédération FRPM. Musée de la pêche, la Ville Close, 29110 Concarneau.



PAUL LADMIRAULT

En décembre 1877 naît à Nantes le compositeur Paul Ladmirault. Dès onze ans, il écrit une sonate pour violon et piano. A 11 ans, son opéra «Gilles de Retz» obtient un franc succès. Au même âge, il reçoit le premier prix d'harmonie au Conservatoire de Nantes puis, en 1895, au Conservatoire de Paris. En 1897, on retrouve le jeune breton dans la classe de Gabriel Fauré avec Ravel, Schmitt, Cortot. A partir de 1903, de nombreuses créations se succèdent, notamment «Le chant des âmes de la forêt» dont Debussy écrit: «Le chant des âmes de la forêt de M. Paul Ladmirault dont la musicalité rêveuse et fine (comme un peu peureuse de se trop formuler) témoigne d'une vraie nature d'artiste», la «Suite bretonne» (1905), «Brocéliandes» (poème symphonique, 1907), «Le roman de Tristan», musique de scène pour la pièce «Artus» d'après le «Tristan» de Joseph Bédier (1920), «La Brière», musique de film transformée en poème symphonique (1920). Profondément enraciné, inspiré par la musique populaire de son pays, Ladmirault s'interroge à propos de «La Brière»: «que pensent les parisiens quand ils verront mes briérons danser dans la vase?» Paul

Ladmirault s'éteint en 1934, laissant une oeuvre considérable que sa trop grande modestie a contribué à faire oublier. Une association créée en 1976 se propose de nous la faire redécouvrir, et de «redonner à ce compositeur la place qui lui revient parmi ses contemporains». Les Amis de Paul Ladmirault, 4 rue de Bréa, 44000 Nantes.

PAYS DE BRETAGNE

Le Musée d'art populaire du château des Ducs de Bretagne à Nantes proposait de juin à octobre une exposition intitulée «Arts et techniques des Pays de Bretagne». Il s'agissait de présenter au public les acquisitions effectuées depuis cinq ans, de montrer par là que le Musée est loin d'être inactif, et d'en affirmer l'orientation résolument ethnographique. Exposition plus axée sur l'artisanat que sur l'artistic stricto sensu, avec nombre d'objets relativement récents... mais condamnés à disparaître sous peu. A quelques exceptions près, ces pièces proviennent de dons (du fait du manque de crédits?). A noter en particulier l'importance et la qualité de la collection Paressant (presque la moitié des objets exposés, à faire croire que le goût la belle collection... et du mécénat ne sont pas morts!). On pouvait aussi remarquer des planches extraites d'un fort intéressant ouvrage de 1942: «Le costume breton de 1900 à nos jours», de Toudouze et Lhuier (ce dernier semblant totalement inconnu des services du musée, nous lançons un appel en leur nom aux étudiants). Il reste maintenant à voir ces objets prendre place au Musée d'art populaire, auquel les orientations données par son remuant conservateur, M. Samson, nous rendent de plus en plus attentifs. Une autre exposition est d'ailleurs prévue à partir de décembre: «Le mariage en Bretagne» (en collaboration avec d'autres musées bretons, les musées du château des Ducs ayant récemment adhéré en bloc à Buzeh). Tout ceci s'intègre dans un projet cohérent, destiné à réaffirmer la bretonnité de Nantes. Ce n'est pas ARTUS qui s'en plaindra...

GRANDES HEURES DE SAINT MALO

Corsaires ou pêcheurs, paysans ou commerçants, explorateurs ou écrivains, les malouins prestigieux ou moins connus ont vu leur souvenir resuscité dans une exposition consacrée aux origines et aux grandes heures de Saint-Malo. Divers objets et oeuvres d'art ont permis de faire revivre les échanges, et les pratiques culturelles et économiques du pays. Témoin cette statuette de bois qui immortalise un automnier de Surcouf, sabre dressé, croix pectorale sur la soutane, prêt à monter à l'abordage — un temps pas très lointain où le langage d'amour de la bonne parole religieuse s'accommodait d'une pratique musclée. Mais Saint-Malo, c'était aussi la pêche, du temps où la voile n'était pas de plaisance: en 1923, 88 chalutiers participaient aux pardons des Terre-Neuvas — il en reste 4 aujourd'hui. Une exposition pour faire connaître et donner à imaginer, selon le vœu du conservateur du Musée de Saint-Malo, Dan Lailler: «le musée doit être le reflet de l'histoire des hommes, de leur mémoire. L'objet y vit. Il parlera à celui qui en aura le désir».

courrier à artus

* Bien reçu ARTUS 4. Tous les articles m'ont intéressés, depuis l'éditorial... jusqu'aux «Terreurs de l'an 2000». Comme vous vous en doutez, le «Destin des langues» a particulièrement retenu mon attention et m'a permis de découvrir deux ouvrages fondamentaux: «L'Aliénation Linguistique» de Gobard et «Destin du Français» de Marmin. Tout le numéro est de qualité, tant par les idées exposées (qui rejoignent souvent les miennes: une façon comme une autre de s'admirer à bon compte!) que par le style et le niveau de la documentation. Je vais renouveler, bien sûr, mon abonnement. En vous souhaitant bonne réussite. Pierre Barkan. Conservateur honoraire à la Bibliothèque Nationale. Pierre Barkan met la dernière main à un monumental «Dictionnaire des Parlers vendéens» qui devrait paraître en 1981.

* Je vous remercie vivement de l'envoi d'ARTUS (dossier Irlande), pour lequel je vous envoie toutes mes félicitations: si je me consacre particulièrement à l'Irlande du Nord, c'est un problème qui concerne toute l'Irlande, et rien de ce qui est Irlandais ne m'est étranger. Puis-je dire des mots de Bernard Louézin? Avec tous mes vœux. Pr. René Fréchet. (Directeur du Centre d'études irlandaises de l'Uer des pays anglophones de l'Université Paris III - Sorbonne Nouvelle). ... et Membre honoraire de la Royal Irish Academy.

* Féru d'ethnologie, de linguistique, de civilisation et d'histoire des peuples nordiques (dans lesquels j'inclus les peuples celtiques) je suis désireux de souscrire un abonnement depuis le premier numéro à votre revue ARTUS qui, je l'espère aura autant de succès que celles concernant la Normandie (Heimdal) et le monde nordique. Daniel Marguerite. Muriroa.

* Malgré mon désaccord sur bien des points (nucléaire, USA), je me réjouis tout de même de voir aborder des sujets neufs dans la presse régionaliste — ou des sujets renouvelés par votre approche très particulière. «Le destin des langues» approfondit une question qui me touche; la façon que vous avez de montrer la complémentarité des combats pour les diverses cultures européennes me séduit — j'avais toujours eu du mal à comprendre comment certains se sentaient obligés de vanter l'anglais contre le français pour défendre le breton... Claude Perennes. Quimperlé.

* L'équipe d'ARTUS a su si vite s'affirmer par son style... A propos de l'article consacré à Liam O'Flaherty dans votre numéro 3, vous pourriez peut-être aussi préciser qu'«Insurrection» (les Pâques irlandaises de 1916) a été traduit en français et publié au Livre de Poche (numéro 2021). Jean-Yves et Anne-Laure Le Gallou. 92 Antony.

* Vu votre article sur Plogoff, je ne pense pas que vous soyez nationalistes. Tout au moins avez-vous l'air d'être un peu Breton. Alors pour moi, en tant que Breton, quand mon peuple est en conflit ouvert avec les autorités d'occupation il n'y a qu'une seule attitude à adopter: la solidarité active avec les gens de chez moi, contre ceux venus de France. Ça s'appelle: Résistance. L'attitude inverse a aussi un nom, ça s'appelle: Collaboration. Pour moi vous êtes des collabos. Yoran Delacour. 29 Fouesnant.

* Héroïque Louis Traillardeur! Oser aller à l'encontre des idées diffusées par ceux qui prétendent être les seuls dépositaires de l'idée bretonne — fait le faire! Car ne vous y trompez pas: vous avez mis le doigt dans l'engrenage excommunicateur. Dites-vous bien qu'il y a toujours fallu être breton et autre chose; la Bretagne est restée aux différents âges un des dénominateurs communs, mais celui-ci a toujours été considéré comme insuffisant à lui seul. Au début de la guerre, n'était breton que celui qui professait de grosses sympathies germaniques; à la fin, il fallait avoir résisté; après 68, être gauchiste, en 74 soutenir Mitterrand, aujourd'hui lutter systématiquement contre le nucléaire. Mais où est la volonté clairement exprimée et défendue par les élus bretons? Ces gens-ou sont-ils tous morts? Bernard Macé. Paris.

* Bien sûr, je reconnais le bien-fondé de vos arguments anti-nucléaires (les risques génétiques, l'enlaidissement des sites...), mais vous avez négligé un point qui me semble fondamental: voulez-vous augmenter la capacité de production de nos pays et permettre ainsi à une plus grande partie de la population d'accéder à un niveau de vie supérieur? Si oui, il est nécessaire d'admettre l'électro-nucléaire. Pour Marceau Feldien («Le défi nucléaire») les énergies dites douces ne couvriront nos besoins qu'à 4 ou 5% si nous décidons de mettre en route un plan de développement volontariste. Yves Lucas. Rennes. La croissance pour la croissance, croyez-vous que ce soit le choix préconisé par ARTUS?

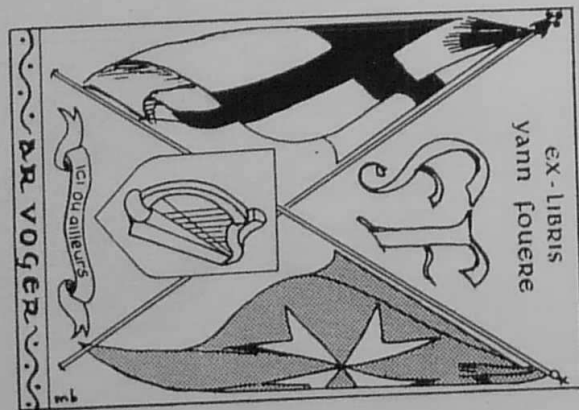
* Très bon article de Philippe Le Grand, et article court-geux et lucide de M.T. Reed. Amicalement. Michel Jobert. 75 Paris.

* Vous avez de la Bretagne une idée extensive; ce n'est pas un reproche mais j'ouïe que j'ai parfois du mal à vous suivre dans vos curiosités extérieures; elles m'agacent et me fascinent à la fois. Sentimentalement, mon nationalisme breton ne supporte pas le partage, et je suis toujours prêt à brandir mon drapeau, ne serait-ce que par provocation. Vous, au contraire, j'ai l'impression que le drapeau ne vous préoccupe pas; et pourtant je ne peux pas prouver à travers vos textes que vous êtes moins bretons que moi — mais vous l'êtes avec un tel détachement que je m'irrite, que je m'interroge... et que je vous reïs. Marie-Christine Hascouët. Saint-Brieuc.

* ARTUS a toute mon attention et je dois vous féliciter pour ce remarquable travail, d'une présentation particulièrement soignée, et d'un contenu tout à fait adapté aux conditions actuelles. Sentiments cordiaux. Georges Godinet. Directeur de la revue «Totalité». 75 Paris.

* Vous avez bien voulu présenter, dans l'intéressante revue ARTUS, l'ouvrage sur Jacques Cassard, écrit par Armel de Wismes pour l'éditeur Pierre Gauthier. (...) Lors de l'année Cassard dont nous sommes occupés, nous avons reçu le nom de Jacques Cassard figurera dans les prochains programmes. (...) Vous avez tout à fait raison: l'aquarelle se fait bien à l'eau douce, ce sont la soupe aux choux et les nouilles qui se font à l'eau salée.

Jean Binneau. Nantes. Le président de l'Association des amis du musée des Salorges (Château des ducs de Bretagne, Nantes) énumère les unités de la Royale baptisées Jacques Cassard (?). Michel Le Sec'h avait en passant égratigné ses aquarelles; avec humour, Jean Binneau rappelle qu'il ne saurait exister d'unanimité esthétique, ce que nous lui accorderions volontiers.



artus